Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme

Abrégé par E. Perrenet en 1911

restructuré par Jean-Luc CHARLIER

Abbé Augustin Barruel



Affiche révolutionnaire, 1793. Imposée par la Commune de Paris et son maire, Jean-Nicolas Pache, en juin 1793 sous la Terreur

Table des matières

Note iv

Avertissement vi

I 1ère part. : Conspiration des Sophistes 1

1 Discours Préliminaire 2

2 Des principaux auteurs de la conspiration 6

3 Au sujet de la conjuration antichrétienne 10

4 Secret et Union des Conjurés 14

5 TOLÉRANCE 27

6 les chefs de la conjuration antichrétienne 29

7 Progès de la conspiration 33

8 Conduite du clergé 44

9 Séduction des dernières classes 47

10 Progrès de la conjuration 51

11 Succès des sophistes 55

NOTE

Comme E. Perrenet l'a écrit pour l'abrégé, son livre aussi est très ancien et beaucoup de passages sont presqu'effacés.

J'ai donc décidé de retranscrire cet ouvrage non seulement pour moi mais pour tous ceux qui désirent le lire. (je peux vous l'assurer ce fut ardu)

J'ai profité de l'occasion pour clarifier la table des matières et aérer les textes des chapitres .

Cela rend le texte plus fluide et compréhensif.

A ceux qui ont lu "Le Tombeau de Jacques Molai" de Cadet de Gassicourt, contemporain de l'abbé Barruel, constateront que Cadet et Barruel ont la même vision de l'Histoire.

J-L C. de F. S. d'E.

AVERTISSEMENT

Pendant la seconde moitié du siècle qui vient de s'écouler, on s'est fort peu préoccupé de la franc-maçonnerie. Soit qu'elle ait réellement vécu dans un demi-sommeil, soit qu'elle ait eu l'habileté d'endormir la vigilance de ses adversaires, il est certain que bien peu de personnes, même de celles qui se piquaient de perspicacité, voyaient en elle autre chose que des réunions de badauds qui se retiraient dans des lieux sombres pour y chercher l'auréole du mystère et se donner le plaisir enfantin de prononcer des paroles et de faire des gestes que le vulgaire ne pouvait pas comprendre.

Ce fut seulement lorsque Jean Macé organisa sa ligue de l'enseignement (1866), que l'on commença à éprouver une certaine inquiétude, et ce sentiment s'accentua lorsque l'on vit dans toute la France les conseils généraux, sous l'empire évident d'un mot d'ordre, émettre des vœux pour l'obligation et la neutralité de l'instruction primaire. On put encore s'endormir pendant quelques années mais tout à coup des lois successives promulguées contre la liberté scolaire, contre les vocations religieuses, contre la puissance paternelle révélèrent avec tant d'éclat l'intention bien arrêtée de déchristianiser la France que les yeux les plus obstinément fermés furent bien forcés de s'ouvrir.

Malheureusement, il était déjà trop tard ; la place avait été envahie par surprise ; tous les postes d'où pouvait émaner une action quelconque étaient occupés par des francs-maçons et le peuple dut subir la plus habile et bientôt la plus impitoyable tyrannie.

L'excès du mal eut cependant son bon côté ; celui de provoquer

une énergique résistance et nombre de gens, jusque-là indifférents, se sentirent pour la première fois atteints dans ce qu'ils avaient de plus cher et commencèrent à se demander comment ils pourraient se dégager et et, par là même, dégager la France de la pieuvre qui, par ses mille tentacules, paralysait ses aspirations les plus légitimes et les plus essentielles.

Pour cela, la première chose à faire était de bien connaître son ennemie, de savoir ce qu'elle était, où elle était et ce qu'elle voulait, et rien n'était plus utile pour atteindre ce but que de rechercher quelles étaient ses origines, quel avait été son rôle autrefois et, par le rapprochement du passé et du présent, de voir à quoi elle tendait dans l'avenir.
Pour cette étude, une des histoires les plus précieuse est sans contredit celle de l'abbé Barruel. Son livre auquel il a donné le titre un peu trop long de Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme, est l'œuvre d'un homme instruit et clairvoyant qui a connu personnellement les gens dont il parle, qui a été mêlé aux événements qu'il raconte, qui en a été lui-même la victime et qui peut dire avec autorité : voilà ce que j'ai vu. voilà ce que j'ai entendu, voilà ce que m'ont rapporté des personnes dans lesquelles je puis avoir une absolue confiance.
Engagé dans sa jeunesse dans l'ordre des Jésuites, il avait dû quitter la France au moment des édits de dissolution. Il avait habité l'Autriche, et là, il avait acquis l'intelligence complète de la langue allemande. D'autre part, il s'y était trouvé en relations avec un grand nombre des personnages appelés quelques années plus tard à jouer un rôle dans les événements qui ont marqué la fin du XVIIIe siècle.

Au commencement de la Révolution, il était rentré à Paris et jusqu'à la fin de 1792 il avait, avec un courage héroïque, rédigé le Journal ecclésiastique dans lequel il n'avait cessé de combattre énergiquement les ennemis du Christianisme. Échappé aux massacres de Septembre, il s'était réfugié en Angleterre où il avait reçu de Burke l'accueil le plus bienveillant et c'est sur cette terre hospitalière pour laquelle il conçut une reconnaissance attendrie et dont il ne parle jamais qu'avec admiration, qu'il écrivit, de 1793 à 1798, son Histoire du Jacobinisme.

Il était certainement bien placé pour être documenté sur les faits qu'il relatait. Outre ceux dont il avait été lui-même témoin, beaucoup avaient pu lui être rapportés par ses compagnons d'exil : il était tout indiqué pour recevoir des confidences et on ne saurait s'étonner que des gens qui, les années précédentes, s'étaient laissé séduire par les dangereux mystères de la Franc-Maçonnerie, se soient ressaisis en voyant à quelles atrocités ces mystères avaient abouti et se soient crus déliés des serments qu'on leur avait fait prêter alors qu'ils n'en comprenaient pas la portée.

Le livre de l'abbé Barruel est donc intéressant au plus haut degré et il serait à souhaiter qu'il fût entre les mains de tous ceux qui désirent sincèrement s'instruire. Malheureusement, il a plusieurs défauts.

Le premier et le plus grave, c'est qu'il est excessivement rare. Bien qu'au moment de son apparition il ait joui d'une grande vogue et qu'il ait eu plusieurs éditions en quelques années, il n'y a pas lieu d'être surpris qu'il soit aujourd'hui presque introuvable. Publié en Angleterre, au plus fort de la tourmente révolutionnaire, il n'a pu être recherché que par des émigrés et par les étrangers qui s'intéressaient aux événements de la Révolution, mais sa nature même ne lui permettait pas de se répandre en France. Quand les émigrés ont pu rentrer dans leur patrie, la Révolution leur paraissait terminée, les Jacobins étaient rentrés dans l'ombre et ils n'ont pas dû s'embarrasser d'un livre qui n'avait plus pour eux qu'un intérêt historique.

Un second défaut de l'ouvrage de l'abbé Barruel est d'être très mal imprimé. Cela est vrai au moins de l'édition que nous avons entre les mains (Ausbourg 1799) [sic]) : mauvais papier, mauvaise typographie, tout se réunit pour fatiguer les yeux et l'attention et finit par rebuter le lecteur.

Enfin, son dernier défaut est d'être trop long. D'abord il se compose de cinq volumes, assez minces à la vérité, mais c'est déjà un premier embarras. Ensuite, son procédé de style comporte d'incessantes répétitions de mots et d'idées dont on ne tarde pas à se lasser. Les mêmes mots reviennent indéfiniment ; les phrases qui se retrouvent, souvent identiques, de chapitres en chapitres, abondent en synonymes inutiles ; enfin, l'exagération

des termes qui était à la mode en France au moment de la Révolution déconcerte souvent le lecteur moderne.

Tous ces inconvénients qui ne sont que des questions de forme et qui ne touchent en rien à l'intérêt historique et philosophique de l'ouvrage nous ont fait penser que si on arrivait à en condenser la substance dans les dimensions d'un petit volume, on rendrait sa lecture plus facile, plus attrayante et, par conséquent, plus fructueuse. En même temps, réduit à cette modeste dimension, il se répandrait plus aisément dans les bibliothèques particulières et se trouverait à tous les points de vue à la portée d'un public beaucoup plus nombreux.

Dans l'abrégé que nous en donnons, nous nous sommes fait une loi de ne rien changer aux phrases de l'auteur, mais seulement de les simplifier en les débarrassant de tout ce qu'on pouvait émonder sans altérer la pensée. Nous nous sommes efforcé de conserver tout ce qui pouvait avoir un intérêt sérieux soit au point de vue de la Révolution Française, soit même au point de vue du rôle des Francs-Maçons dans le reste de l'Europe et nous croyons qu'après avoir lu notre petit volume, le lecteur en aura une idée aussi nette que s'il avait lu l'ouvrage complet. Il faudra, toutefois, qu'il veuille bien, de temps en temps, croire l'abbé Barruel sur parole et qu'il se contente de son affirmation, les preuves sur lesquelles il s'appuie n'auraient pu le plus souvent, être rapportées sans allonger considérablement l'ouvrage et, par conséquent, sans faire perdre à cet abrégé une de ses qualités essentielles. Il faut donc que le lecteur se tienne pour bien persuadé que Barruel était documenté d'une manière très précise soit par des écrits interceptés, soit par des confidences absolument sûres et que ses mémoires ne sont pas une œuvre d'imagination.

Une chose qui frappe en lisant le livre de Barruel, c'est que, sur une foule de points, on le croirait écrit pour l'heure présente. *En substituant le nom actuel de Franc-Maçon à celui de Jacobin* qui avait été créé par les circonstances et qui est synonyme dans son esprit, on voit que la marche de la secte est aujourd'hui la même qu'il y a cent et quelques années. (*Voir Appendice à la fin du volume.)* Cette marche est moins rapide et il n'est pas difficile

d'en découvrir le motif.

D'abord, les esprits s'échauffent plus difficilement, ils ont subi une sorte de dépression générale et les idées philosophiques enthousiasment plus personne. Les idées anti-religieuses, quoique restées les mêmes et étant peut-être plus répandues qu'autrefois, se rapprochent bien plus de l'indifférence que de l'hérésie dogmatique et les avantages matériels qu'avaient les loges y attirent certainement plus de clientèle que les théories gnostiques ou cabalistiques.

D'autre part, dans la fureur qui les avait saisis, les francs-maçons s'étaient décimés eux-mêmes et les plus ardents, presque toute la première phalange, avaient succombé sous les coups de la guillotine.

Domestiqués sous l'Empire, pourchassés pendant la Restauration, ils n'avaient commencé que sous Louis-Philippe à réunir leurs membres dispersés. Il n'est donc pas étonnant qu'il leur ait fallu un demi-siècle pour se sentir la force de reprendre leurs anciens projets.

Mais, à partir de ce moment, ils ont marché au but sans interruption, lentement et sûrement. Les événements actuels, les lois votées ou en préparation montrent que ce but est toujours celui de Weishaupt. Comme lui, ils prétendent l'atteindre en plusieurs étapes qui d'ailleurs n'ont pas de points de démarcation bien arrêtés.

La première étape qui avait pour objectif de décatholiciser la France en s'appuyant sur le libéralisme et sur le protestantisme ou, au moins, en y disposant les esprits, a été l'œuvre de la fin du siècle dernier. Il faut reconnaître qu'ils y ont réussi autant que cela dépendait d'eux. Ils tentent aujourd'hui, au moyen de l'instruction primaire savamment dirigée, de franchir une autre période dans laquelle ils s'efforcent de déchristianiser complètement le pays en substituant à un libéralisme plus ou moins religieux le déisme, ou l'athéisme, ou le scepticisme, ou, au pis aller, une indifférence absolue en fait de religion qu'ils qualifient d' aréligiosité.

On retrouve les mêmes étapes au point de vue social :

— Première étape, établissement de la République ;

— deuxième étape, suppression de l'indépendance de la magistrature, affaiblissement des études juridiques, de l'autorité, de la famille, de la discipline militaire.

C'est à celle-là que nous en sommes actuellement et nous marchons à pas de géant vers la troisième période :

— anéantissement complet de la famille par la suppression du mariage, suppression de l'autorité paternelle ou même maternelle par la main-mise de l'état sur l'enfant, suppression de l'armée par la création de gardes civiques et enfin suppression de la propriété, d'abord par les monopoles d'état et le collectivisme et au besoin par la spoliation brutale.

Sur vingt mille francs-maçons il n'y en a peut-être pas un qui ne regarderait ce tableau comme de pure fantaisie et nous sommes convaincus qu'ils seraient de bonne foi, mais c'est là ce qui constitue le danger le plus pressant et le plus grave ; c'est que, quoi qu'ils en pensent, faute de voir clair, faute de savoir résister à la direction occulte qui leur est donnée sans qu'ils la sentent, tous marchent tout de même au but d'une manière d'autant plus irrésistible qu'ils le font sans le savoir et sans s'en apercevoir, comme les troupeaux, comme les foules qui vont devant elles sans se douter qu'elles courent au précipice.

C'est à ces francs-maçons inconscients que le livre de Barruel serait le plus utile. Il est bien fait pour leur ouvrir les yeux. Il montre admirablement comment il a germé dans l'esprit de Weishaupt, monstre de perversité, mais organisateur incomparable, l'idée de s'insinuer dans les loges de tout rite, fondées par les mécontentements locaux et jusque-là à peu près isolées, indépendantes les unes des autres et sans but bien défini et de les réunir ; sous la direction d'un aréopage dont il était l'âme, et comment, avec deux ou trois autres complices de la même espèce, il est parvenu à réaliser cette concentration.

Si étrange, si incroyable que cela paraisse, son but qui est formellement énoncé dans ses écrits et dans les instructions qui étaient données aux Hauts-Grades de l'Ordre, était de ramener l'humanité à l'état patriarcal, pour ne pas dire sauvage, dans lequel, selon lui, elle avait pris naissance et grâce auquel l'homme étant affranchi de toute religion, de tout gouvernement, n'ayant

ni propriété, ni industrie, jouissait de la liberté la plus absolue selon la formule moderne : *ni Dieu, ni maître*, ou selon cette autre non moins absurde : *la terre à personne, les fruits à tout le monde.*

Barruel montre encore que la Révolution était une première tentative faite pour appliquer ces principes la France ayant paru un terrain mieux préparé pour cette expérience que les autres états de l'Europe et d'ailleurs les chefs du mouvement qui étaient tous Allemands aimant probablement mieux en essayer les conséquences chez leurs voisins que dans leur pays.

Au moment où il écrivait, on n'en était encore qu'au Directoire, cependant il lui semblait que la crise était enrayée et plus tard il a pu la croire entièrement terminée, mais les événements qui se sont passée depuis, les discours prononcés dans les convents, les lois votées ou préparées, semblent prouver que, bien que formulées d'une manière moins brutale, les mêmes tendances persistent toujours et gagnent chaque année du terrain, Il n'est dore que temps d'aviser et on ne saurait avoir trop de reconnaissance pour les hommes de cœur, les Prache, les Copin-Albancelli et les autres qui se sont résolument mis à l'œuvre pour vaincre l'apathie de leurs concitoyens, les forcer à ouvrir les yeux et barrer le chemin au fléau qui menace de les engloutir.

Nous voudrions espérer qu'en rendant plus abordable l'œuvre de l'abbé Barruel, nous aurons pu servir, dans nos humbles moyens, la cause qu'ils défendent avec tant de dévouement et de talent.

E. P.

Première partie

1ère part. : Conspiration des Sophistes

Chapitre 1

Discours Préliminaire

Sous le nom de Jacobins, une secte a paru dans les premiers jours de la Révolution française, enseignant que les hommes sont tous égaux et libres : Au nom de cette égalité, foulant aux pieds les autels et les trônes, au nom de cette liberté, appelant tous les peuples aux désastres de la rébellion et aux horreurs de l'anarchie. [1]

Dès les premiers instants de son apparition, cette secte s'est trouvée forte de trois cent mille adeptes et soutenue de deux millions de bras qu'elle faisait mouvoir dans toute la France, armés de torches, de piques, de haches et de toutes les foudres de la Révolution.

C'est sous ses auspices, c'est par son impulsion que se sont

1. On ne peut pas se dissimuler que le style de l'abbé Barruel soit dur et souvent étrange pour nous ; que bien des mots, pour lesquels il semble avoir une prédilection particulière, non seulement aient vieilli, mais soient pris dans un sens auquel nous ne sommes plus accoutumés : sophistes de l'impiété, sophistes de la rébellion vœu pour intention, projets ; écraser pour détruire ; moyens pour procédés ; ressources ; exalter pour vanter ; appareil pour apparence. Que le lecteur veuille bien ne pas s'arrêter à cette première impression : c'était le style du temps ; on le retrouve avec les mêmes expressions et les mêmes tournures dans tous les écrits révolutionnaires ; on s'y habitue, et, au bout de quelques pages, on n'y fait plus attention. Le fond de l'ouvrage, les lumières qu'il jette non seulement sur le passé, mais encore et surtout sur la marche de la secte à l'époque actuelle, les enseignements qu'on en peut tirer, sont assez importants pour faire passer sur cette petite imperfection qui est toute de forme.

commises toutes ces atrocités qui ont inondé le pays du sang de ses pontifes, de ses nobles, de ses citoyens de tous âges et de tout sexe. C'est par ces mêmes hommes que Louis XVI, la Reine et la princesse Élisabeth, abreuvés d'outrages et d'ignominies dans une longue captivité, ont été solennellement assassinés sur l'échafaud et tous les souverains du monde menacés du même sort. C'est par eux que la Révolution française est devenue le fléau de l'Europe, la terreur de toutes les nations.
Qu'est-ce donc que ces hommes ? Quelle est cette secte dévorante ?

D'où lui viennent à la fois cet essaim d'adeptes et cette rage contre toutes les institutions de leurs ancêtres ?

Quels furent leurs maîtres ? quels sont leurs projets ultérieurs ? Cette Révolution terminée, cesseront-ils de tourmenter la terre, d'assassiner les rois et de fanatiser les peuples ?

Ces questions sont loin d'être indifférentes pour les nations et pour ceux qui les gouvernent.

J'ai cru pouvoir les résoudre en étudiant dans les annales même de la secte ses projets, ses complots et ses moyens d'action. C'est à les dévoiler que je consacre ces mémoires.
Ce qu'il importe de bien démontrer, c'est que, dans cette évolution française, tout, jusqu'à ses forfaits les plus épouvantables, a été prévu, combiné, résolu, préparé avec la plus profonde scélératesse par des hommes qui avaient seuls le fil des conspirations longtemps ourdies dans les sociétés secrètes. En dévoilant l'objet et l'étendue de ces complots, j'aurai à dissiper une erreur plus dangereuse encore ; il est des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette Révolution a été méditée, mais ils ajoutent que, dans l'intention de ses premiers auteurs, elle ne devait tendre qu'au bonheur et à la régénération des empires, que les grands malheurs sont venus des obstacles qu'ils ont rencontrés, mais que les tempêtes ne sont pas éternelles et qu'avec le calme, il n'en survivra que les principes.
Cette erreur est surtout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le plus d'accréditer, mais je montrerai que la Révolution a été ce qu'elle devait être dans l'esprit de la secte, que tous ses forfaits ne sont qu'une suite nécessaire de ses principes, et que, bien loin de préparer dans le lointain un avenir heureux, elle

n'est qu'un premier essai qui doit s'étendre à l'univers entier.

Le résultat de mes recherches et de toutes les preuves que j'ai puisées surtout dans les archives des Jacobins et de leurs premiers maîtres a été que leur secte et leurs conspirations ne sont elles-mêmes que l'ensemble, la coalition d'une triple secte, d'une triple conspiration dans lesquelles se tramèrent longtemps avant la Révolution et se trament encore la ruine de l'autel, celle du trône et enfin celle de toute société civile.

1° Bien des années avant la Révolution, des hommes qui se firent appeler philosophes, conspirèrent contre le Dieu de l'Évangile, contre tout christianisme, sans distinction du protestant ou du catholique, de l'anglican ou du presbytérien.

Cette conspiration avait pour objet essentiel de détruire tous les autels de Jésus-Christ, elle fut celle des sophistes de l' incrédulité et de l'impiété,

2° A cette école des sophistes impies, se formèrent bientôt les sophistes de la rébellion et ceux-ci, ajoutant à la conspiration de l'impiété contre les autels du Christ la conspiration contre tous les trônes des rois, se réunirent à l'antique secte de la Franc-Maçonnerie qui depuis longtemps se jouait de l'honnêteté même de ses adeptes en réservant aux Élus des Élus le secret de sa profonde haine contre la religion du Christ et contre les monarques.

3° Des sophistes de l'impiété et de la rébellion naquirent les sophistes de l' impiété et de l'anarchie, et ceux-ci conspirèrent non plus seulement contre le christianisme, mais contre toute religion quelconque ; non plus seulement contre les rois, mais contre tout gouvernement, contre toute société civile, contre toute espèce de « propriété »

Cette troisième secte, sous le nom d'Illuminés, s'unit aux deux premières et cette coalition forma le **Club des Jacobins.** L'objet de ces mémoires sera de dévoiler séparément chacune de ces conspirations, leurs auteurs, leurs moyens, leurs progrès, leurs adeptes et leurs coalitions.

Je sais qu'il faut des preuves quand on dénonce des complots de cette nature et de cette importance, je les ai extraites plus spécialement des confidences et des archives même des conjurés.

Assuré de ces preuves, je ne crains pas de dire aux peuples :

> « *A quelque religion, à quelque gouvernement, à quelque rang de la société que vous apparteniez, si le Jacobinisme l'emporte, si les projets de la secte s'accomplissent, c'en est fait de votre religion, de votre gouvernement, de vos lois et de vos propriétés. Vous avez cru la Révolution terminée en France, et la Révolution en France n'est qu'un premier essai des Jacobins dont les vœux, les conspirations s'étendent sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, sur toutes les nations comme sur la nation française.* »

Qu'on ne se hâte pas de crier au fanatisme, je n'en veux ni dans moi, ni dans mes lecteurs ; je veux qu'on juge de mes preuves avec tout le sang-froid qu'il m'a fallu pour les recueillir ; je suivrai, pour dévoiler les conspirations que je dénonce, le même ordre que la secte a suivi pour les tramer et je commencerai par celle qu'elle a formée d'abord et qu'elle poursuit encore contre toute la religion de l'évangile et que j'appelle Conspiration antichrétienne.

Chapitre 2

Des principaux auteurs de la conspiration

Vers le milieu du siècle où nous vivons (XVIIIe siècle), trois hommes se rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine contre le christianisme. Voltaire, d'Alembert et Frédéric II, roi de Prusse. Voltaire haïssait la religion parce qu'il jalousait son auteur et tous ceux dont elle a fait la gloire ; d'Alembert, parce que son cœur froid ne pouvait rien aimer ; Frédéric, parce qu'il ne l'avait jamais connue que par ses ennemis. A ces trois hommes, il faut ajouter Diderot ; celui-ci haïssait la religion parce qu'il était fou de la nature et qu'il aimait mieux se forger à lui-même des mystères que de soumettre sa foi au Dieu de l'Évangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la suite entraînés dans cette conspiration, mais ce ne furent que des agents secondaires ; Voltaire en fut le chef, d'Alembert l'agent le plus rusé, Frédéric le protecteur et Diderot l'enfant perdu.

Le premier, Marie-François Arouet, était né le 20 février 1694 ; fils d'un notaire au Châtelet, il prit le nom de Voltaire qui lui parut plus sonore et mieux fait pour soutenir la réputation à laquelle il visait. Nul homme n'avait encore paru avec tant de talent ; malheureusement, il trouva dans son cœur toutes les passions qui rendent les talents nuisibles. Il était encore étudiant en rhétorique au collège Louis-le-Grand que son professeur le P. Le Jay pouvait lui dire : *Malheureux, tu seras le « porte-étendard*

de l'impiété »(Vie de Voltaire, édit de Kell.).

Jamais oracle ne s'accomplit plus littéralement.

Après avoir débuté par des écrits satyriques qui déplurent au gouvernement, il passa en Angleterre, se nourrit des idées de Bolingbrocke, Collins, Hobbes, Payne et autres écrivains dont l'impiété prenait le nom de philosophie et y conçut, d'après Condorcet, le projet de renverser la religion (Vie de Voltaire, édit. de Kell.). Il s'en cachait si peu que M. Hérault, lieutenant de police, lui ayant dit, quelque temps après son retour à Paris :

« *Vous aurez beau faire, vous ne détruirez pas la religion chrétienne* », il n'hésita pas à répondre « *C'est ce que nous verrons !* »

Ce résultat lui paraissait si glorieux qu'il eût voulu ne le partager avec personne :

« *Je suis las, disait-il, de leur entendre répéter que douze hommes ont suffi pour établir le Christianisme, et j'ai envie de leur prouver qu'il n'en faut qu'un pour le détruire.* » (Ibid.)

Voltaire crut cependant devoir se donner des coopérateurs. Parmi ses admirateurs et ses disciples, il distingua d'Alembert. Celui-ci, né de Mme de Tencin, religieuse apostate, et d'un père inconnu, abandonné sur les marches d'un oratoire qui lui avait valu dans son enfance le nom de Jean le Rond, avait été élevé par la charité de l'Église qu'il ne tarda pas à punir des soins qu'elle lui avait donnés. Son caractère était bien différent de celui de son maître.

Voltaire était bruyant, colère et impétueux ; d'Alembert réservé, froid et astucieux. Voltaire aimait l'éclat, d'Alembert se cachait pour être seulement aperçu. Voltaire aurait mieux aimé, comme il le dit lui-même, faire à la religion une guerre ouverte et mourir sur un tas de bigots immolés à ses pieds. (Lettre Volt, à D'Alemb., 20 av. 1761.) D'Alembert forme des adeptes secondaires, dirige leurs missions ; Voltaire appelle contre le Christ les rois, les empereurs, les ministres, les princes.

Parmi ceux qui entrèrent le plus avant dans ses complots, l'histoire doit distinguer le roi de Prusse Frédéric II, monarque digne de nos hommages par ses victoires, sa tactique et surtout par les soins qu'il a consacrés à l'agriculture, au commerce et

aux arts, mais chez lequel on trouve en même temps le pédant philosophe, l'allié des sophistes, l'écrivailleur impie, le vrai Julien du XVIIIe siècle.

Déjà on voit dans ses premières lettres, qu'avec le ridicule orgueil d'un pédant, il aura toute la mobilité des sophistes. Il donne à Voltaire des leçons contre la liberté lorsque Voltaire la défend (Lettre de 1737), et quand Voltaire ne voit plus que l'homme machine, Frédéric ne voit plus que l'homme libre. (Lettre 16 sept. 1771). Enfin après avoir repris Voltaire de sa dissimulation, il lui écrit :

> « Pour moi, je me contenterais de composer quelques psaumes 'pour donner bonne opinion de mon orthodoxie.., Socrate encensait les pénates, Cicéron en faisait autant ; il faut se prêter aux fantaisies d'un peuple futile pour éviter la persécution et !e blâme ; car, après vous, ce qu'il y a de plus désirable en ce monde, c'est de vivre en paix ; faisons quelques sottises avec les sots pour arriver à cette situation tranquille. »(Lettre, 7 janvier 1740).

Il n'en continue pas moins à féliciter Voltaire d'être le fléau de la religion chrétienne (Lettre, 12 août 1773), il n'en prétend pas moins que si elle est conservée en France, c'en est fait des beaux-arts et des autres sciences et que la rouille de la superstition achèvera de détruire un peuple aimable et né pour la société. (Lettre,30 juillet 1777.)

La Correspondance qui nous apprend à connaître si bien et ce roi adepte et Voltaire son idole, commence en 1736. Elle fut assidue pendant tout le reste de leur vie, si l'on en excepte quelques années de disgrâce. C'est là qu'il faut étudier l'incrédule et l'impie. Ni l'un ni l'autre ne furent philosophes dans le sens qui devait rester attaché à ce mot, mais l'un et l'autre le furent au suprême degré dans celui d'une raison impie dont la haine du Christianisme est toute la vertu.

Quant à Diderot, il vola, de lui-même, au devant des conjurés. D'Alembert se l'associa pour lui faire ou laisser dire tout ce qu'il n'osait pas dire lui-même. Tous deux furent jusqu'à la mort toujours intimement unis à Voltaire.

Celui-ci eût voulu être déiste ; il le parut longtemps ; ses erreurs l'entraînèrent vers le spinozisme, il finit par ne savoir quel parti prendre. Ses remords, si l'on peut appeler ainsi des doutes et des inquiétudes sans repentir, le tourmentèrent jusque dans ses dernières années. Diderot paraissait ignorer ces troubles, écrivant pour ou contre Dieu, et finissant par dire qu'entre lui et son chien il n'y avait de différence que l'habit.(Vie de Sénèque, p. 377.)

Avec ces disparates dans leurs opinions personnelles, Voltaire se trouvait un impie tourmenté par le doute, d'Alembert un impie tranquille dans ses doutes, Frédéric un impie croyant en avoir triomphé et Diderot alternativement athée, matérialiste, déiste et sceptique, mais toujours fou et propre à jouer tous les rôles qu'on lui destinait.

Tels sont les hommes dont il importait spécialement de connaître les caractères et les erreurs religieuses pour dévoiler la trame de la conspiration dont ils furent les chefs et dont nous allons constater l'existence, indiquer l'objet précis, développer les moyens et les progrès.

Chapitre 3

Au sujet de la conjuration antichrétienne

Dire qu'il exista une conjuration antichrétienne dont Voltaire, d'Alembert, Frédéric II et Diderot furent les chefs, ce n'est pas dire simplement que chacun de ces hommes fut ennemi de la religion de Jésus-Christ et que leurs ouvrages tendent à la détruire. Avant et après eux cette religion eut bien des ennemis qui cherchèrent à répandre dans leurs écrits le venin de l'incrédulité.

La France eut ses *Bayle*, l'Angleterre ses *Hobbes*, ses *Collins*, ses *Woolstons*, et bien d'autres incrédules de la même espèce, mais chacun de ces sophistes suivait sa propre impulsion. Quoi qu'en disent plus d'une fois Voltaire et Condorcet, rien n'a manifesté le concert de ces écrivains, ils sont impies chacun à leur manière, cela ne suffit pas pour en faire des conjurés antichrétiens.

Une véritable conspiration contre le Christianisme suppose non seulement le vœu de le détruire mais un concert et des intelligences secrètes dans les moyens de l'attaquer et de l'anéantir. Aussi, lorsque je nomme Voltaire, Frédéric, d'Alembert et Diderot, comme les chefs d'une conjuration antichrétienne, je ne prétends pas me réduire à prouver que leurs écrits sont ceux d'ennemis du Christianisme, je dis que chacun d'eux avait formé le vœu d'anéantir la religion de Jésus-Christ, qu'ils se communiquèrent secrètement ce vœu, qu'ils combinèrent les moyens de le réaliser, qu'ils mirent enfin à le poursuivre toute l'ardeur et toute la

constance de véritables conjurés. Je prétends en tirer la preuve tant de leur correspondance intime et longtemps secrète que de leurs aveux et des productions de leur principaux adeptes.

Au moment où Beaumarchais donna l'édition générale de Voltaire, les adeptes se persuadaient peut-être que la gloire de leur chef recevrait un nouvel éclat de la publicité de leurs projets ; peut-être aussi les éditeurs n'avaient pas saisi que dans quarante volumes de lettres à différentes personnes, il fût facile de rapprocher les fils d'une trame ourdie pendant bien des années. Un travail de cette espèce eût été bien fastidieux si je n'avais senti combien il pouvait être utile de constater sur les archives même des conjurés l'existence de leur complot et de se présenter pièces en main pour dire aux nations par quel art, par quels hommes, on cherche à les séduire, à renverser tous leurs autels sans exception, ceux de *Calvin*, de *Zwingli*[1], tout comme ceux des catholiques. Je sens toute la force des démonstrations qui peuvent justifier un pareil langage, qu'on me pardonne de multiplier ici les preuves jusqu'à satiété.

Tous les conspirateurs ont un langage secret, un mot de guet, une formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication secrète rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire consistait dans ces deux mots : « *Écrasez l'infâme* » , et ces mots dans sa bouche, dans celles de Frédéric et de tous les adeptes signifièrent constamment : *« Écrasez Jésus-Christ, écrasez la religion de Jésus-Christ. »*

Quand Voltaire se plaint que les adeptes ne sont pas assez unis dans la guerre qu'ils font à l' infâme ; quand il se félicite de ses propres succès dans la guerre contre l'infâme (119e lettre, 18 septembre 1763) ; quand il dit que ce qui « l*e rend tolérant pour les Sociniens, c'est que Julien les aurait favorisés farce qu'ils haïssent ce qu'il haïssait lui-même* » (5 nov. 1773.)

Quand il dit : « *Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite, qui s"entendraient, ne réussissent pas, après l'exemple*

1. Huldrych Zwingli : Chef de la Réforme protestante en Suisse (1484–1531). Ses doctrines, appelées zwingliennes, influencent encore les églises réformées aujourd'hui.

des douze faquins qui ont réussi ! » (24 juillet 1760), peut-on se cacher que ces douze faquins ne soient les apôtres et l'infâme leur maître ?

Les hommes que Voltaire exalte comme se distinguant par leur ardeur à écraser l'infâme, ce sont les Diderot, les *Condorcet, Helvétius, Fréret, Boulanger, Dumarsais* et autres impies de ce rang ; ceux qu'il charge d'Alembert de réunir pour écraser plus efficacement l'infâme, ce sont nommément les athées, les déistes et les spinozistes. (Lettre 37, 1770.)

Donc pour Voltaire, écraser l'infâme, c'est défaire ce qu'ont fait les apôtres, c'est haïr ce que haïssait Julien l'Apostat.

Le sens de cet atroce mot du guet n'est pas moins évident sous la plume de Frédéric ; pour lui, comme pour Voltaire, le Christianisme, la superstition christicole et l'infâme sont toujours synonymes. (Lettre du roi de Prusse, 143, 145, 153, aA 1767, etc.)

D'Alembert est plus réservé dans l'emploi de ce mot, mais la preuve qu'il l'entend, c'est qu'il y répond ; ses lettres ne laissent pas plus de doute sur ce sujet que celles de Voltaire ou de Frédéric, (Lettre d'Al, 100, 102, 151.)

Les autres conjurés ne l'entendirent pas autrement ; au lieu du serment d'écraser l'infâme, Condorcet met nettement dans la bouche de Voltaire le serment d'écraser le Christianisme (vie de Voltaire) et Mercier celui d'écraser Jésus 'Christ. (Lettres de Mercier à M, Pelletier,) Ce mot, dans l'intention des conjurés, comprenait toute espèce de Christianisme. L'évangile de Calvin n'était pour Voltaire que les sottises de Jean Chauvin (Lettre, 18 août 1766), il disait que dans la ville de Calvin il n'y avait plus que quelques gredins qui crussent au consubstantiel, qu'il ne restait pas un chrétien de Genève à Berne (8 février 1776), et Frédéric se félicitait que dans les pays protestants on allât plus vite qu'en France, (Lettre 143.)

Telle était donc l'étendue de la conspiration qu'elle ne devait laisser subsister aucune des églises reconnaissant le Dieu du Christianisme.

On pourrait s'y méprendre en voyant les adeptes et Voltaire lui-même solliciter ie retour des protestants en France, mais en

même temps, ils disaient qu'ils n'étaient pas moins fous que les sorboniqueux (21 août 1767), qu'il n'y avait rien de plus atrabilaire et de plus féroce que les huguenots (2 mars 1763).

Ce zèle pour calviniser la France n'était qu'un premier pas pour la déchristianiser.

D'Alembert écrivait à Voltaire : « Pour moi, qui voit tout en ce moment couleur de rose, je vois ici la tolérance s'établir, les protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie, le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive (4 mai 1762).

Par exception, Voltaire consentait à laisser la religion aux cordonniers et aux servantes, mais nous verrons, dans la suite de ces mémoires, le zèle des conjurés descendre jusque sur la canaille et leurs complots se propager du palais des rois jusqu'aux chaumières.

Chapitre 4

Secret et Union des Conjurés

Il suffit rarement à des conjurés de cacher l'objet de leur conspiration dans des formules dont ils ont seul le secret, ils ont aussi leur manière de se désigner les uns aux autres sous des noms que le public ne pourrait reconnaître ; enfin, ils ont des précautions pour que leur correspondance, si elle était interceptée, ne compromette ni eux ni leur complot. Voltaire et D'Alembert ne négligèrent aucun de ces moyens. Le roi de Prusse est souvent désigné sous le nom de *Duluc* (D'Alemb, Lettre 11), D'Alembert sous celui de Protagoras (Lettre de Volt,, 26 janv. 1768), et quelquefois sous celui de Bertrand (Lettre 90). Diderot est appelé *Platon* ou *Tomplat* (Lettre, 25 août 1766), le nom général des conjurés est Cacouac (D'Alemb, Lettre,76) ; enfin le plus souvent ils emploient le mot de frères.
Les lettres étaient adressées sous le nom de commis de négociants qui avaient le secret. Ils ne paraissent pas avoir employé des chiffres.

Quoique ces conjurés se parlassent ordinairement assez clairement de l'objet de leurs complots, le secret n'en était que plus recommandé à l'égard du public.

> « Les mystères de Mithra, disait Voltaire, ne doivent pas être divulgués, il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre. (Lettre, 27 av. 1767.)

> Confondez l'infâme le plus que vous pourrez, frappez et cachiez votre main... Si l'on vous reconnaît, on ne pourra vous convaincre (mai 1761)... Le Nil cachait sa tête et répandait ses eaux bienfaisantes ; faites-en autant, je vous recommande l'infâme (26 av. 1767) ».

D'Alembert excellait dans cet art du secret et de cacher sa marche ; aussi Voltaire le recommandait-il comme le vrai modèle à suivre, l'espoir du troupeau (19 nov. 1760). L'union entre tous les conjurés était une chose essentielle ; Voltaire la recommande perpétuellement. On ne peut, sans résister à l'évidence, contester ni l'existence de cette coalition des sophistes, ni rien de ce qui en fait une vraie conspiration contre le Christ et la religion ; je ne finirai pas ce chapitre sans dire un mot pour fixer l'origine et l'époque de leur complot.

Si le moment où Voltaire jura de consacre sa vie à l'anéantissement du Christianisme peut être regardé comme la première époque de la conjuration, c'est au moins à l'année 1728 qu'il faut remonter pour en découvrir l'origine, car c'est de cette année que date son retour de Londres en France, et c'est en Angleterre qu'il fit ce serment. (Vie de Volt., édit de Kell)

Mais il vécut bien des années seul ou presque seul ; il lui fallut du temps pour former ses adeptes ; en 1750, il partit pour Berlin et c'est en cette même année que fut formé le projet de l'Encyclopédie. Ce furent d'abord D'Alembert et Diderot qui réunirent des disciples pour travailler à cette énorme compilation, mais ils ne purent la soutenir à eux seuls, et ce fut philosophie, ces mots sont sans cesse dans la bouche de D'Alembert et de Voltaire comme ils le sont dans celle des Jacobins pour les tourner contre l'évangile et la révélation (voir toute leur correspondance).

Lors donc que sur les débris des autels du Christ, les Jacobins érigeront l'idole de leur Raison, le vœu qu'ils rempliront ne sera pas différent de celui de Voltaire et de ses adeptes, enfin lorsque les légions du grand club portèrent en triomphe, au Panthéon, les cendres de Voltaire, la Révolution antichrétienne consommée par ce triomphe ne sera pas autre chose elle-même que la révolution méditée par Voltaire, les moyens auront pu varier, la conspiration dans son objet, dans ses prétextes et dans son étendue aura été

la même ; encore verrons-nous que, dans ces moyens même, cette révolution qui brise les autels, dépouille et massacre les ministres, ne fut étrangère ni aux vœux des premiers philosophes conjurés, ni à ceux de leurs premiers adeptes, toute la différence pourrait bien se réduire à ces mots : les uns auraient voulu écraser et les autre écrasent, les moyens pour les uns et les autres ont été ce qu'ils pouvaient être ; cherchons à dévoiler ce qu'ils furent successivement pour les sophistes qui avaient à préparer les voies.

Premiers moyens des Conjurés

Pour écraser l'infâme dans le sens de Voltaire, il ne fallait rien moins que changer ou dompter l'opinion publique, la foi de tous les peuples chrétiens. La dompter par la force ne pouvait pas rentrer dans les moyens des premiers conjurés ; il leur fallait des moyens moins tumultueux, plus souterrains, plus lents ; il fallait que l'opinion publique périt en quelque sorte par la gangrène.

Ce fut cette nécessité qui inspira à D'Alembert le projet de l'encyclopédie. Diderot le saisit avec enthousiasme, et Voltaire le soutint avec constance. Pour sentir à quel point le succès de ce fameux dictionnaire devait intéresser le chef et ses complices, il faut savoir sur quel plan il avait été conçu.

L'encyclopédie fut d'abord annoncée comme devant former l'ensemble, le trésor de toutes les connaissances humaines, elle devait valoir à elle seule les plus immenses bibliothèques et suppléer à toutes.

Son prospectus fut regardé comme un chef-d'œuvre ; en réalité, le but secret était de faire de l'encyclopédie un immense dépôt de toutes les erreurs, de tous les sophismes, de toutes les calomnies qui pouvaient avoir été inventées contre la religion ; mais le poison devait être si bien caché qu'il se versât insensiblement dans l'âme des lecteurs sans qu'ils pussent s'en apercevoir, la religion devait paraître respectée et même défendue dans les discussions qui la regardaient directement et les articles en étaient confiés à des écrivains dont la probité ne pouvait être suspectée comme par exemple M. de Jaucourt.

L'ouvrage n'en était que plus perfide.

Il restait à D'Alembert une triple ressource pour remplir tout l'objet de la conspiration antichrétienne ; la première était Fart d'insinuer l'erreur, l'impiété dans les articles où elle pouvait être le moins attendue, dans ceux d'histoire, de physique, même de géographie ; la seconde était l'art des renvois qui consistait, après avoir mis sous les yeux du lecteur quelques vérités religieuses, à le renvoyer à des articles d'une autre espèce ; le mot seul du renvoi était quelquefois une épigramme. *Voyez préjugés voyez superstition, voyez fanatisme* ; d'autrefois, on altérait la discussion d'un collaborateur honnête par un autre article qui le réfutait en ayant l'air de l'appuyer.

Les premiers volumes devaient être rédigés avec prudence ; à mesure qu'on avancerait, on deviendrait plus hardi ; puis si l'on n'osait pas encore tout dire ouvertement, on aurait la ressource des suppléments. L'encyclopédie recommandée, exaltée par les adeptes, devait devenir le livre de toutes les bibliothèques et peu à peu tout le monde savant devait se touver le monde antichrétien. (*« . . .devait se trouver [dans] le monde antichrétien [ndt] »*)

Le projet ne pouvait être ni mieux conçu, ni plus fidèlement exécuté. En ce qui concerne le fait lui-même, il suffit de jeter un coup d'œil sur cette immense collection et de rapprocher les articles assez exacts sur les principaux dogmes du Christianisme des articles auxquels les conjurés renvoient le lecteur.

On peut voir, notamment, l'article Dieu, on y trouvera la démonstration physique et métaphysique de son existence, mais en se reportant aux différents renvois, *V. corruption, épicurisme, bête, animal, droit naturel, Locke,* le lecteur se trouvera conduit insensiblement au plus parfait matérialisme.

Cette ruse n'échappa pas aux auteurs religieux (Religion vengée, Gauchat, Bergiès, lettres helviennes) et Voltaire soutint l'encyclopédie en représentant les auteurs religieux comme des ennemis de l'État.

Quant à l'intention, comment en douter, quand on voit Voltaire exhorter D'Alembert à profiter du moment où l'autorité civile occupée d'autres objets se montrait moins attentive aux progrès des impies et lui écrire formellement ?

« Pendant la guerre des parlements et des évêques,

> les philosophes auront beau jeu. Vous aurez le loisir de farcir l'encyclopédie des vérités qu'on y aurait pas osé dire il y a vingt ans. (Lettre à D'Alemb, 13 nov. 1756.) — Je m'intéresse à une bonne pièce de théâtre, mais j'aimerais encore mieux un bon livre de philosophie qui écrasât l'infâme, je mets toutes mes espérances dans l'encyclopédie. »(Lettre à Daniel, 23 mai 1764.)

L'intention apparaît encore clairement dans le choix des collaborateurs, surtout pour la partie religieuse. Le premier de leurs théologiens fut *Rainai* ; les jésuites venaient de le chasser de leur société, ce fut le meilleur de ses titres auprès de D'Alembert, cependant ses indélicatesses le firent aussi chasser de l'encyclopédie.

Le second fut l'*abbé Yvon*, métaphysicien singulier, mais bon homme et plein de candeur, à l'honneur duquel on peut remarquer que ce furent précisément ses articles sur Dieu et sur l'âme auxquels D'Alembert et Diderot suppléèrent si bien par leurs renvois ;

le troisième fut le fameux abbé *de Prades* qui, pour avoir voulu tromper la Sorbonne elle-même, fut condamné par le Parlement et obligé de se mettre sous la protection du roi de Prusse et qui, à la fin de sa vie, rétracta publiquement ses erreurs.

Un autre théologien ou théologal de l'encyclopédie fut l'*abbé Morelet,* homme infiniment cher à D'Alembert et surtout à Voltaire qui l'appelait mords-les parce que, sous prétexte de s'élever contre l'inquisition,il avait mordu l'Église de toutes ses forces. (D'Alemb Lettre 65 et 96 et 26 janv. 1762.)

La plupart des écrivains laïques étaient encore bien pires, je ne citerai que *Dumarsais* qui rétracta ses erreurs à son lit de mort. Il ne faut cependant pas confondre avec ces hommes tous ceux qui ont pris part à cet ouvrage, tels que MM. Formey et de Jaucourt ; le seul reproche à leur dire est d'avoir continué à fournir des articles quand ils durent s'apercevoir de l'abus que l'on faisait de leur zèle.

L'ouvrage fut enfin terminé ; tous les journaux du parti remplirent le monde de sa renommée ; l'univers littéraire y fut trompé ; il se fit des éditions de toutes les formes et de tous

les prix ; sous prétexte de corriger, on devint plus hardi ; au moment où la révolution de l'impiété se trouvait à peu près complète, parut l'encyclopédie par ordre de matières. Lorsqu'on la commença il fallait encore quelques ménagements pour la partie de la religion. Un homme d'un grand mérite, chanoine de Paris, crut devoir s'en charger dp peur qi e la science de la religion fût traitée par ses plus grands ennemis. Il arriva ce qu'il était facile de prévoir ; le travail de ce savant ne fit que servir de passeport à cette nouvelle collection appelée l'encyclopédie méthodique. La révolution était sur le point d'éclater ; bientôt les petits impies du jour sentirent qu'ils pouvaient re passer de ménagement et les sophistes du moment y consommèrent les projets de D'Alembert et de Diderot relativement à ce premier moyen des conjurés antichrétiens.

Second moyen des Conjurés : extinction des jésuites

L'encyclopédie était en quelque sorte de ver ue le fondement de toute bibliothèque publique et privée ; les conjurés s'applaudissaient de leur succès, ils ne se dissimulaient cependant pas qu'il existait des hommes dont le zèle, la science et l'autorité pouvaient encore faire avorter la conjuration.

L'Église avait ses défenseurs dans le corps des évêques et dans tout le clergé de second ordre, elle avait de plus un grand nombre de corps religieux que l'on pouvait regarder comme des troupes auxiliaires et toujours prêtes à s'unir à lui pour la cause du christianisme. Frédéric forma le premier un plan pour se défaire des principautés ecclésiastiques et Voltaire communiqua ce plan à la cour de Louis XV.

Les ministres ne trouvèrent pas comme Frédéric des électeurs politiques à dépouiller, mais ils virent autour d'eux un grand nombre de religieux dort les possessions réunies pouvaient fournir de grandes sommes, et d'Argenson fut celui qui traça un plan pour la destruction des religieux.

La marche de ce plan devait être lente et successive pour

ne pas effaroucher les esprits. On ne devait séculariser, pour commencer, que les ordres les plus nombreux et donner leurs biens aux évêchés ou à des œuvres pies.

On devait d'abord excepter les jésuites de cette prescription, à raison des services qu'ils rendaient dans l'éducation de la jeunesse et de l'impossibilité où l'on était de les remplacer dans les écoles ; on les sonda, mais on ne les trouva nullement disposés à seconder l'expulsion des autres ordres ; alors, on résolut de commencer par eux.

Cette expulsion fut, dans le temps, attribuée aux jansénistes, et il est certain que ceux-ci se montrèrent très ardents pour en venir à bout, mais le duc de Choiseul et la marquise de Pompadour n'aimaient pas plus les jansénistes que les jésuites et Voltaire aurait voulu qu'*on envoyât chaque jésuite dans le fond de la mer avec un janséniste au cou (Lettre à Chabaran.)*.

Les jansénistes ne furent donc que la meute que Choiseul, la Pompadour et les philosophes lancèrent contre les jésuites. D'Alembert écrivait à Voltaire :

> « Écrasez l'infâme, me répétez-vous sans cesse, eh, mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même ; elle y court plus vite que vous ne pensez. Savez-vous ce que dit Astruc ? » Ce ne sont pas les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est l'encyclopédie, morbleu, c'est l'encyclopédie. Pour moi qui voit tout en ce moment couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant de leur belle mort après avoir fait périr cette année les jésuites de mort violente, la tolérance s'établir, les protestants rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie et le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive. (Lettre 100.) »

Dans le langage des conjurés eux-mêmes, telle est donc la véritable part qu'ils ont à la mort des jésuites, tel est l'espoir qu'ils en reçoivent ; les jansénistes, après avoir si bien servi les conjurés, doivent aussi périr, les calvinistes reviendront, périront à leur tour, et il ne restera plus que les conjurés et leurs adeptes. Frédéric, dans cette guerre anti-jésuitique, se conduisit d'une manière qui ne peut être rendue que par lui-même (v. not. Lettre,

8 novembre 1777). Il voyait dans les jésuites les gardes de corps de la Cour de Rome, les grenadiers de la religion ; il applaudissait à leur destruction et se joignait contre eux au triomphe des con- jurés ;il ne put contenir sa joie lorsqu'ils furent chassés du Portugal (Lettre, 5 mai 1777), mais, d'autre part, il voyait dans cette société un corps très utile à ses états ; comme tels, il les conserva et résista aux sollicitations de Voltaire et de tout le philosophisme.

Je crois devoir observer que toute cette guerre d'extinction déclarée aux jésuites par le philosophisme venait d'une idée fausse et outrageante pour la religion.

Les sophistes étaient persuadés que l'Église chrétienne est l'ouvrage des hommes et la plupart croyaient que, lui ôter la ressource des jésuites, c'était hâter sa ruine, saper ses fondements et à réduire à ne plus pouvoir exister, mais ils ne furent pas longtemps sans s'apercevoir qu'il lui restait d'autres ressources ; que c'était faire trop d'honneur aux jésuites que de faire reposer l'Église sur eux comme sur une pierre fondamentale et il fallut s'occuper d'autres moyens pour la détruire. Celui que les conjurés suivirent avec une nouvelle ardeur fut la destruction absolue de tous les autres corps religieux.

Troisième moyen des Conjurés : extinction de tous les corps religieux

Les ennemis des moines ont pris à tâche de les faire regarder comme des corps parfaite- ment inutiles à la religion et surtout à l'État.

Je ne sais de quel droit l'Europe peut se plaindre d'une association à laquelle elle doit de n'être plus ce qu'elle fut sous nos anciens Gaulois, Tudesques et Bretons. Je ne sais comment l'État pouvait regarder comme inutiles des hommes sans lesquels nous serions encore à l'état où étaient nos pères dans les siècles barbares, à ne savoir pas lire.

Et, de ce côté-là, ils n'ont peut-être que trop réussi ; ils ont appris à nos pères à lire et nous avons appris à mal lire. Les

jésuites détruits, les conjurés sophistes virent que le Christianisme subsistait encore et alors ils se dirent : Il nous reste à détruire les moines. Ce projet fut de nouveau fortement senti par Frédéric : *« Il n'est pas réservé aux armes, dit ce dernier, de détruire l'infâme, elle périra par les bras de la vérité … il s'agit de détruire les cloîtres ou au moins de commencer par diminuer leur nombre. »*

Ce moment est venu, le gouvernement français et celui de l'Autriche sont endettés, l' appas des riches abbayes et des couvents est bien tentant..., il est à présumer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reste.

Voici un petit projet que je soumets au patriarche de Ferney ;

« c'est à lui, comme père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter. Le patriarche n'objectera peut-être ce qu'on fera des évêques, je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher.,. Dès que le feu fie sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront comme ils voudront. (V. aussi Lettre du 13 août 1775.) »

Voltaire répondait avec raison qu'en France on s'occupait beaucoup de la destruction des corps religieux. Depuis l'expulsion des jésuites, ce projet se poursuivait efficacement. On commença par reculer l'âge de la profession religieuse ; le recrutement s'en ressentit, les abus allèrent croissant, les scandales augmentèrent, c'est ce que voulaient les sophistes qui, d'ailleurs, ne cessaient de répandre des livres dont l'objet était de verser à pleines mains le ridicule, le sarcasme et le mépris sur les cénobites.

Celui qui seconda le mieux l'intention des conjurés fut Brienne, archevêque de Toulouse, puis de Sens, enfin ministre principal, mort dans un mépris, dans une exécration qui égale au moins celle que l'univers a aujourd'hui pour Necker.

L'intrigue était venue à bout de le faire entrer dans une commission établie pour la réforme des ordres religieux, il sut en faire une commission de désordre et de destruction. Il se prêta si bien aux vœux des sophistes conjurés qu'avant la Révolution, il y avait déjà 1.500 couvents de supprimés. Il s'y prenait de manière à n'avoir bientôt plus besoin de suppression.

A force d'accueillir, de solliciter même, les plaintes des jeunes contre les anciens, des inférieurs contre les supérieurs, de gêner les élections des supérieurs, il semait l'anarchie dans les cloîtres ; à peine se présentait-il quelques nouveaux sujets pour remplacer les morts ; de ceux qui restaient les uns étaient honteux de porter une robe couverte d'opprobre et d'autres, excédés par les tracasseries de Brienne, demandaient eux-mêmes leur suppression ; c'était un prodige qu'il en restât encore de fervents, mais ça a été un prodige bien plus grand encore que la foi du plus grand nombre de ces moines se soit ranimée précisément aux jours de la Révolution parmi ceux mêmes qui avaient demandé auparavant leur suppression.

La persécution souterraine de Brienne les avait ébranlés, la persécution ouverte de l'Assemblée nationale les ranima.

Voltaire et Frédéric ne vécurent pas assez longtemps pour voir leur projet consommé en France, mais Brienne le vit, et, quand il voulut s'en faire honneur, il n'en recueillit que de l'opprobre.

Son impiété et ses complots s'étaient aussi étendus contre les vierges consacrées à la vie religieuse, mais il échoua complètement. Elles étaient pour la plupart sous l'inspection immédiate des évêques et il eut beau chercher comment il ôterait encore à l'Église cette ressource, les prétextes mêmes lui manquaient.

Il fallut tout le despotisme des constituants pour tirer de leurs cellules ces saintes filles dont la piété et la constance font l'honneur de leur sexe et, avec les martyrs de Septembre, la partie la plus belle de la Révolution.

Quatrième moyen des Conjurés : Colonie de Voltaire

Dans le temps même où les conjurés étaient si occupés de l'abolition des jésuites et de tous les ordres religieux, Voltaire méditait un projet qui devait donner à l'impiété ses apôtres et ses propagandistes. C'est en 1760 et 1761 qu'il semble en avoir eu les premières idées.

« *Serait-il possible, écrivait-il à d'Alembert que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendraient ne réussissent pas, après*

les exemples de douze faquins qui ont réussie (Lettre 69 en 1760.) Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons... et alors je me fais brûler pour eux. » (Lettre 85 en 1761.)

Les lettres de Voltaire sur ce sujet furent supprimées de sa correspondance ; mais on voit, par les réponses de Frédéric, de quoi il s'agissait :

« *Vous me parliez, dit-il, d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves, je ne m' y oppose point.* » (Lettre 146 en 1766)

Mais les apôtres du nouveau messie, quelque fût leur zèle pour le grand ouvrage, ne se montraient pas prêts aux mêmes sacrifices et Voltaire en était réduit à dire :

« *Six ou sept cent mille huguenots ont abandonné leur patrie pour les sottises de Jean Chauvin et il ne se trouvera pas douze sages qui fassent le moindre sacrifice à la raison universelle !* » (Lettre à Daniel, 18 août 1766.)

« *J'ai été si fâché et si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves... Quand je pense qu'un fou et qu'un imbécile comme saint Ignace a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi et que je n'ai pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'est bonne à rien.* » (Nov. 1769.)

Cinquième moyen des Conjurés : Honneurs académiques

L'Académie française était devenue le sanctuaire de l'honneur, le grand objet de l'émulation des orateurs, de tous les écrivains distingués ;les mœurs et les lois semblaient avoir pourvu à ce que les impies ne vinssent jamais le profaner, toute marque publique d'incrédulité devant être une cause d'exclusion ; Montesquieu avait d'abord été repoussé et n'avait été admis qu'après avoir donné des marques de repentir.

Boindin avait été absolument rejeté ; d'Alembert, qui savait tout prévoir, avait eu soin de ne pas s'afficher avant que d'être admis, mais déjà les adeptes commençaient à élargir les voies ;

d'Alembert s'aperçut qu'il ne serait pas impossible de changer avec le temps le titre d'exclusion et voulut y faire entrer Diderot. « *Je sais, disait-il, tout le bien qu'il en résulterait pour la cause commune (18 juil. 1760)* » ; mais, malgré l'appui et les intrigues de Voltaire, il n'y réussit pas. A dater de cette époque, cependant, l'Académie se transforma en un vrai club de sophistes irréligieux. On y vit Marmontel, la Harpe, Champfort, Lemierre, Brienne, Suard, Gaillard et enfin Condorcet. C'est ainsi que l'Académie, transformée en un vrai club d'impiété, servit mieux la conjuration des sophistes contre le Christianisme que n'aurait pu le faire toute la colonie de Voltaire ; elle infecta les gens de lettres et les gens de lettres infectèrent l'Europe de ces productions que nous allons voir devenir, pour les chefs, un des grands moyens de préparer les peuples à une apostasie générale.

Sixième moyen des Conjurés : Inondation de Livres antichrétiens

Que depuis quarante ans et surtout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée de productions antichrétiennes, pamphlets, systèmes, romans ou prétendues histoires, c'est un fait trop clair pour qu'on ait à en fournir la preuve, mais je veux montrer le concert des chefs de la conjuration quant à la marche à suivre dans l'art d'en multiplier et d'en aider la circulation. Cette marche se concertait spécialement entre Voltaire, d'Alembert et Frédéric.

On les voit, dans leur correspondance, rire entre eux des pièges qu'ils tendaient à la religion, précisément dans ces ouvrages qu'ils affectent de regarder comme indifférents à la religion. On peut en juger par l'exemple suivant.

On sait combien nos philosophes se sont occupés de systèmes physiques sur la création de l'univers ; on les a vus fouiller les mines, disséquer les montagnes, dans le but, à les entendre, de faire des découvertes intéressantes pour l'histoire naturelle. D'Alembert employa bien des pages pour démontrer qu'il n'y a rien là dans tous ces systèmes de contraire à la grandeur de

Dieu ; que les théologiens n'avaient pas à les juger et pendant ce temps-là il écrivait à Voltaire :

« *Cette lettre, vous sera remise par Desmarets, homme de mérite et bon philosophe.., qui va en Italie où il se propose de faire des observations d'histoire naturelle qui pourraient bien donner le démenti à Moïse. Il n'en dira rien au maître du sacré palais, mais il ne vous en fera pas un secret.* » (Lettre 137 en 1763)

En Hollande paraissaient chaque mois quelques-unes de ces productions sorties de la plume des plus hardis impies : *Le Militaire philosophe, Les Doutes, l'Imposture sacerdotale, Le Polissonisme dévoilé.*

On eût dit que Voltaire présidait seul à tout ce commerce d'impiété, tant il mettait zèle à en seconder le débit. Il était averti des éditions, il en avertissait les frères de Paris, il leur recommandait de se les procurer, de les faire circuler, il désignait à d'Alembert les productions les plus impies qu'il le chargeait de faire réimprimer dans Paris, telles que l'Examen de la religion, par Dumarsais et le Testament de Jean Meslier.

Les moyens des conjurés pour inonder l'Europe de ces productions anti-chrétiennes ne se réduisirent pas à leurs intrigues souterraines ; ils avaient à la cour même des hommes puissants, le ministre Choiseul, Malesherbes, surintendant de la librairie qui, pour éluder à chaque instant la loi, étaient en parfaite intelligence avec d'Alembert. Ils eurent même recours à Frédéric qui leur répondit : « *Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs ; ils jouissent d'une entière liberté et comme ils sont avec ceux de Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer des livres où ils jugent à propos.* » (Lettre, 5 mai 1767.)

Nous verrons plus loin les moyens de la secte pour faire parvenir le venin de ces productions jusque dans les cabanes des pauvres que Voltaire ne semblait pas d'abord avoir envie conquérir à son despotisme.

Chapitre 5

Spoliations,violences projetées par les Conjurés et cachées sous le nom de« *TOLÉRANCE* »

Des moyens adoptés par]es chefs de la conjuration, il n'en est point peut-être qui leur réussit mieux que leur affectation à répéter sans cesse dans leurs écrits ces mots de *tolérance, raison, humanité*, dont Condorcet nous dit qu'ils avaient fait leur cri de guerre. Mais ces sentiments étaient-ils réels ?

En demandant la tolérance pour eux, était-il dans leurs vœux de la laisser aux autres, si jamais ils étaient les plus forts ? Il suffira de jeter les veux sur leur correspondance pour voir s'il n'en fut pas des premiers conjurés comme des Jacobins leurs successeurs, des Petion, Condorcet, Robespierre, qui parlent aussi beaucoup de tolérance. Les spoliations, les violences les plus outrées, la mort, telle a été la tolérance des révolutionnaires, ces moyens ne furent pas étrangers aux premiers conjurés dont ils avaient emprunté le langage.

Voltaire envoyait au duc de Praslin un mémoire tendant à l'abolition des dîmes pour ôter au clergé sa subsistance (1764) ; il écrivait :

« *J'aime à railler ces Arlequins faiseurs de bulles, j'aime à*

les rendre ridicules, j'aimerais mieux les dépouiller. » (8 juillet 1770.)

Les décrets d'exil, de violence, de sang ne lui étaient pas non plus absolument étrangers :

« *Est-ce que la proposition honnête et modeste d"étrangler le dernier des jésuites avec les boyaux du dernier des jansénistes ne pourrait pas amener les choses à quelque conciliation ?* »

Frédéric semblait plus approcher de la véritable tolérance ; pourtant il écrivait :

« *Les dévots ont leur parti ; jamais on ne l'achèvera que par une force majeure, c'est du gouvernement que doit partir la force qui écrasera l'infâme.* » (Lettre 95, av. 1775.)

On ne peut s'y méprendre, ce moment si désiré était celui où l'impiété assise sur le trône lèverait enfin ce masque de tolérance et alors Frédéric, tout comme Julien, aurait eu recours à la force majeure et aurait porté cette sentence qui devait écraser l'infâme. Cependant, ces vœux inhumains échappaient aux conjurés plutôt qu'ils n'étaient le véritable objet de leur correspondance. Ils préparaient les voies aux séditieux et aux âmes féroces qui devaient exécuter ce que les sophistes n'avaient fait que méditer et projeter. Il me reste à signa- ler quel fut le rôle des premiers chefs et par quels services chacun d'eux prépara le règne des nouveaux adeptes.

Chapitre 6

Rôle, mission, services et moyens particuliers de chacun des chefs de la conjuration antichrétienne

Pour arriver à écraser ce Christ dont la haine le tourmentait, chacun des conjurés devait y concourir par ses moyens propres, par ceux que ses facultés respectives, sa situation personnelle mettaient en sa puissance. Voltaire avait reçu presque tous les talents qui peuvent distinguer un écrivain, il les consacra tous à cette guerre. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il n'eut point d'autre objet ; il disait : « *Ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infâme.* »(Lettre 15 juin, 1781.) Plus de quarante volumes, romans, dictionnaires, histoires, lettres, coulèrent de sa plume, tous dictés par le vœu d'écraser Jésus-Christ.

Il ne faut pas chercher dans cette immense collection (celle de Voltaire) un système de déiste, de matérialiste ou de sceptique, ils y sont tous ; le trait lui importe peu pourvu qu'il puisse le lancer contre le Christ. Pour le combattre plus sûrement, il se cacha sous les livrées du Christ ; il fréquentait ses temples, il assistait à ses mystères, il ne faisait annuellement ses pâques que pour le blasphémer plus hardiment.

L'accusation est monstrueuse, mais la preuve en est sans réplique. Voltaire écrit à la comtesse d'Argental :

> « *J'ai soixante-sept ans, je vais à la messe de paroisse, l'édifie mon peuple. Je bâtis une église, je communie et je m'y ferai enterrer, mordieu, malgré les hypocrites... Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon précepteur de filles, je fais trembler jésuites et curés, je suis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Eh bien, cuistres, qu'avez-vous à dire ? Voilà, mes chers anges, comment je répondrai aux Fantins, aux Grisels, aux Guyons et au petit singe noir.* » (15 janv. 1761.)

Il paraît que le comte d'Argental fut lui-même révolté de ces odieux artifices, car on voit Voltaire lui écrire le lendemain :

> « *Vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez ; oui, pardieu, je communierai avec Mme Denis, avec Mlle Corneille, et, si vous me fâchez, je mettrai en rimes croisées le Tantum ergo », et dans une autre occasion : « Oui, j'ai fait mes pâques, et qui, plus est, j'ai rendu le pain béni en personne... après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes.* » (27 av. 1768.)

Tant de zèle avait fait de Voltaire l'idole du parti. Les adeptes accouraient de toutes parts pour le voir, ceux qui ne pouvaient approcher lui écrivaient, le consultant, lui exposant leurs doutes. li riait lui-même de son empire, mais n'en répondait pas moins qu'il fallait écraser le dieu des chrétiens. Dans l'antre de Ferney il fallait qu'il sût tout, qu'il vît tout, qu'il dirigeât tout ce qui avait rapport à la conjuration.

Le rôle de Frédéric était de protéger les adeptes, de les dédommager de ce qu'ils appelaient les persécutions du fanatisme : de Prades est obligé de fuir les décrets du Parlement, le sophiste-roi le fait chanoine de Breslaw ; un jeune écervelé échappe aux magistrats qui avaient à le punir, Frédéric en fait son porte-enseignes ; alors même que ses trésors étaient épuisés par les armées, les pensions qu'il servait aux philosophes, celle surtout

de d'Alembert étaient sa dette la plus sacrée.

Placés dans une sphère moins élevée, Diderot et d'Alembert commencèrent leur mission par un jeu dans lequel ils annonçaient l'un et l'autre le caractère de leur apostolat. Ils allaient, sans être connus, dans les cafés de Paris et ils amenaient la conversation sur des sujets religieux ; Diderot attaquait, d'Alembert défendait, les assistants écoutaient, admiraient, se mêlaient de la partie. Diderot pressait l'argument, d'Alembert finissait par convenir que la difficulté lui paraissait sans réplique et se retirait comme un homme honteux et désespéré que son amour pour la religion ne lui suggérât pas une réponse plus satisfaisante.

Quand la police instruite de ce jeu, voulut y mettre fin, il n'était plus temps, les sophismes avaient pénétré dans la société ; ils n'en sortirent plus.

Malgré les folies de Diderot, il n'en fut pas moins, aux yeux de Voltaire, l'illustre philosophe, l'un des plus utiles chevaliers de la conspiration ; il réussit à le placer à la cour de Russie où la mode était d'avoir des philosophes français, mais Diderot s'y montra si extraordinaire qu'il fallut le renvoyer d'où il était venu.

Il revint de Russie en France en robe de chambre et un bonnet sur la tête et lorsqu'on traversait un village, son domestique, marchant devant lui, avait soin de dire : « *C'est le grand homme, M. Diderot, qui passe.* » D'Alembert n'eût rendu que peu de services aux conjurés s'il s'en fût tenu à sa plume. Malgré son style pointilleux et ses épigrammes, le talent d'ennuyer laissait au moins à ses lecteurs une espèce de contre-poison. Voltaire lui donna une autre mission qui convenait mieux à son genre. Il s'était chargé des ministres, des ducs, des princes et des rois, il chargea d'Alembert de former de jeunes adeptes. Jamais mission ne fut remplie avec plus d'adresse.

D'Alembert s'établit le protecteur de tous les jeunes gens qui venaient à Paris avec quel- que talent, il leur montrait les prix, les couronnes, les fauteuils académiques dont il disposait soit comme secrétaire perpétuel, soit par ses intrigues et ses manœuvres qui s'étendaient bien plus loin que Paris, car il fit admettre à l'Académie de Berlin Helvétius et le chevalier de Jaucourt. Voltaire réussit à faire mettre à la tête des instituteurs

de l'Enfant de Parme Condillac, et de Leire, et écrivait à ce sujet :

« *Il me paraît que l'Enfant parmesan sera bien entouré ; il aura un Condillac, un de Leire ; si avec cela il est bigot, il faudra que la grâce soit forte. » (Lettre 11 de Volt, et 151 de d'Al.)*

D'Alembert était vraiment dans Paris l'espion de tout auteur religieux. On est étonné de trouver dans Voltaire tant d'objets relatifs à la vie privée des hommes qu'il prétend réfuter, tant d'anecdotes calomnieuses ou ridicules, c'est d'Alembert qui les lui fournissait. La preuve est dans tout ce qu'il écrit sur des hommes du plus grand mérite, le P. Bertier, l'abbé Guenée, le Franc, Caveyrac, Sabbatier et bien d'autres auxquels Voltaire ne répond le plus souvent qu'avec les armes fournies par d'Alembert. De son côté, Voltaire n'épargnait rien pour donner de la considération à d'Alembert ; il le recommandait à ses amis et lui servait d'introducteur dans ces clubs domestique qui se formaient alors dans Paris et que devait un jour absorber le grand Club.

Chapitre 7

Progrès de la conspiration sous Voltaire.

Première classe, disciples protecteurs, adeptes couronnés.

Le grand objet de Voltaire avait été d'ôter au Christ toute cette classe d'hommes que les conjurés appellent honnêtes gens, d'abord ceux qui brillent par la puissance, le rang, la richesse, ensuite tous les gens instruits, et de ne laisser au Christ que la canaille, les laquais, les cuisiniers.

Ce n'est point une observation à négliger dans l'histoire. Si l'historien n'ose pas le faire, qu'il laisse la plume. Celui qui craint de dire aux rois : c'est vous qui les premiers êtes entrés dans la conspiration contre le Christ, et c'est le Christ qui a laissé les conjurés menacer, ébranler et miner sourdement vos trônes, lais- sera les puissances dans leur aveuglement, il cherchera les causes de la révolution dans ses agents, il verra des Necker, des Brienne, des Philippe d'Orléans, des Mirabeau, des Robes- pierre, le désordre dans les finances, l'insubordination dans les armées, l'agitation dans le peuple ; il ne verra pas ce qui a fait les Necker, les Mirabeau, les Robespierre, le désordre, l'esprit de faction. Quand nous montrons les souverains punis de cette protection, ce n'est pas leur honte que nous cherchons à divulguer, c'est la

vraie cause de leur malheur et de celui de leur peuple que nous cherchons à faire connaître pour que le remède se montre de lui-même. Dans la correspondance des conjurés, il est plus d'une lettre qui témoigne que l'empereur Joseph II avait été admis et initié par Frédéric II dans les mystères de la conspiration.

« *Grimm, disait Voltaire, affirme que l'Empereur est des nôtres, cela est heureux, air la duchesse de Parme, sa sœur, est contre nous. » (28 oct. 1769.) « Vous m'avez flatté que l'Empereur était dans la voie de perdition, voilà une bonne récolte pour la philosophie.* »(Lettre 181.)

La guerre résolue contre le Christ entre Joseph et Frédéric ne fut point une guerre d'extermination ; ce fut une guerre d'hypocrisie.

Joseph, tout aussi peu croyant que Frédéric, continua à se donner pour un prince religieux, à s'approcher des sacrements avec l'extérieur de la piété ; il affecta même dans son voyage en France de ne pas passer par Ferney, mais en même temps il supprima un grand nombre de monastères (c'était le plan de Frédéric). Il s'empara d'une partie des biens ecclésiastiques (c'était le vœu de Voltaire).

Enfin, il chassa de leurs cellules jusqu'à ces carmélites dont la pauvreté ne laissait pas le moindre prétexte à l'avarice et il donna le premier à son siècle l'exemple de ces saintes filles réduites à errer dans les autres empires et à chercher jusqu'en Portugal un asile à leur piété.

Nous verrons dans la suite Joseph se repentir de la guerre qu'il avait faite au Christ ; il essayera, mais trop tard, de réparer ses fautes, il en sera une triste victime. La correspondance nous montre bien d'autres souverains entrer avec la même imprudence dans tous ces complots contre le Christ.

« *Nous avons pour nous, écrivait d'Alembert, l'impératrice Catherine, le roi de Prusse, le roi de Danemark, la reine de Suède et son fils.* » (28 nov. 1770), et Voltaire écrivait vers le même temps à Frédéric :

« *… Pour l'impératrice de Russie, la reine de Suède, votre sœur, le roi de Pologne, le prince Gustave, fils de la reine de Suède, je pense que je sais ce qu'ils pensent* » (21 novembre 1770).

Les droits de Christian VII, roi de Danemark, au titre d'adepte, se trouvent ainsi dans les lettres de Voltaire ; mais on peut dire pour son honneur que les conjurés s'étaient emparés de sa jeunesse. Lors de son voyage en France, il n'avait que dix-sept ans et déjà il disait que Voltaire lui avait appris à penser. (Lettre d'AL. 12 novembre 1768.)

Les mêmes erreurs firent également de Gustave III, roi de Suède, un adepte protecteur. Il était venu aussi à Paris recevoir les hommages et les leçons des soi-disant philosophes.

« *Voilà, disait d'Alembert à Voltaire en lui adressant M. Jennings, chambellan du roi de Suède, un digne philosophie républicain que je vous présente. Il a des compliments à vous faire de la part de la reine de Suède et du Prince royal qui protègent dans le Nord la philosophie si mcd accueillie des princes du Midi.* » (19 janv. 1769.)

Ulrique de Brandebourg avait été initiée à la philosophie par Voltaire lui-même. Devenue reine de Suède, elle le pressa plus d'une fois de venir finir ses jours auprès d'elle (Lettre à Volt., de 1743 à 1751) ; elle ne crut pas pouvoir lui donner de plus grandes preuves de sa fidélité aux principes qu'elle avait reçus de lui lors de son premier voyage à Berlin qu'en les faisant sucer à son fils avec le lait. Voltaire avait initié la reine Ulrique et Ulrique initia son fils.

Mais, d'un autre côté. Voltaire initiait Condorcet, et Condorcet, siégeant au Club des Jacobins, initia Ankarstrôm. Tandis qu' Ulrique, élève de Voltaire, apprenait à son fils à se jouer des mystères du Christ, Condorcet, élève de Vol- taire, apprit à Ankarstrôm à se jouer du trône et de la vie des rois. Condorcet et Ankarstrôm appartenaient au grand Club, et ce grand Club retentissait du vœu de délivrer la terre de ses rois.

Gustave fut marqué pour en être la première victime et Ankarstrôm s'offrit pour être le premier bourreau ; il part de Paris, et Gustave tombe sous ses coups. (V. le Journal de Fontenay.)

Les rois avaient souscrit pour la statue de Voltaire, les Jacobins souscrivirent pour celle de d' Ankarstrôm ; ils placèrent son buste à côté celui de Brutus.

Je ne finirai pas ce chapitre sans remarquer que, parmi les

rois du Nord, on ne voit pas mentionner une seule fois le roi d'Angleterre ; quant aux rois du Midi, c'est encore une justice à leur rendre que les sophistes se plaignaient, au con- traire, de les trouver si loin de leur philosophie.

Seconde classe des protecteurs : adeptes princes et princesses

Dans la seconde classe des adeptes protecteurs, je comprendrai ces hommes qui, sans être sur le trône, jouissent d'une puissance presque égale à celle des rois. La Correspondance nous y montre plus spécialement le *Langdrave de Hesse-Cassel*.

C'était Voltaire qui dirigeait ses études et qui lui recommanda particulièrement le Recueil nécessaire où se trouve un ouvrage de Boling-brocke. Le Landgrave faisait part à son maître des nouvelles découvertes qu'il regardait comme des objections à l'authenticité des livres saints, et Voltaire applaudissait à son élève. Il faut ajouter le duc de Brunswick, le duc de Wurtemberg, Charles-Théodore, électeur palatin.

Celui-ci tantôt sollicitait de Voltaire l'envoi du poème de Jeanne d'Arc, tantôt le pressait de venir à Mannheim lui donner nouvelles leçons de philosophie.

Jusqu'à la princesse d' Anhalt-Zerbst qui envoyait des remerciements à l'auteur qui avait eu l'impudence de lui faire cadeau dn même ouvrage. Wilhelmine, Margrave de Bayreuth, prenait le titre de sœur Guillemette pour faire ses compliments à frère Voltaire ; enfin, celui-ci pouvait écrire à d'Argental (26 sept. 1766) :

« Il n'y a pas un prince allemand qui ne soit philosophe. Il est sans doute des exceptions à faire à cette assertion, mais au moins prouve -t-elle à quel point les coryphées de l'impiété croyaient pouvoir s'applaudir de leurs progrès auprès de tant de princes, de tant de souverains à qui l'inipiété devait un jour devenir si fatale. »

Troisième classe des adeptes protecteurs : ministres, grands seigneurs et magistrats.

C'était en France que le philosophisme avait pris toutes les formes d'une véritable conspiration, ce fut en France aussi qu'il eut le plus de succès dans la classe des citoyens libres ou puissants. Il ne fut point donné aux conjurés de le voir assis sur le trône des Bourbons comme il l'était sur ceux du Nord, mais Louis XV, sans être impie, n'en fut pas moins une des grandes causes des progrès de la conjuration. Il n'eut pas le malheur de perdre la foi, mais cette foi resta dans son cœur si morte, ses mœurs, ses scandales, le triomphe de ses courtisanes répondirent si peu au titre de roi très chrétien, qu'autant eût valu qu'il professât la religion de Mahomet.

Il s'entoura presque entièrement d'adeptes de Voltaire : Amelot, d'Argenson, de Choiseul, de Praslin et Malesherbes.

Celui que la Correspondance de Voltaire nous montre comme le plus d'accord avec son philosophisme, était ce marquis d'Argenson, qui avait tracé le plan à suivre pour l'extinction des ordres religieux. Plus zélé, plus actif encore était le duc de Choiseul, qui commença l'exécution puis l'expulsion des jésuites.

Mais celui à qui la conjuration devait le plus fut Malesherbes.

Je sais bien que le nom de cet homme évoque quelques vertus morales, qu'il adoucit la rigueur des prisons, fit des efforts pour remédier aux abus des lettres de cachet ; mais je sais aussi que personne en France n'abusa plus de son autorité pour y établir le règne de l'impiété.

De son ministère relevait l'observation des lois relatives à la librairie ; il les effaça toutes d'un mot en prétendant qu'un livre n'était qu'une affaire de commerce.

Un des grands malheurs de Louis XVI fut de prendre Maurepas comme ministre ; c'était un vieillard décrépit avec tous les défauts de la jeunesse ; Voltaire en fit aussi un philosophe ; il ne le fut sans doute que par légèreté.

Ennemi des secousses violentes, sans avoir des principes fixes sur le catholicisme, il était de ceux qui regardent comme impolitique le vœu de détruire. Il ne hâtait pas la Révolution,

mais il était incapable de l'arrêter ; il ne faisait pas le mal, mais il le laissait faire ; le philosophisme, sous son ministère, fit d'horribles progrès ; rien ne ie prouve mieux que le choix de Turgot, dont Voltaire nous donne l'appel au ministère comme le commencement d'une grande résolution.

On a beaucoup parlé de la philanthropie de cet homme, elle fut celle d'un hypocrite ; il a trahi la religion, les lois, il a trahi le roi lui-même ; il abusa de l'esprit d'un monarque trop jeune pour débrouiller les sophismes de la secte. La bonté de son cœur aida Louis XVI à se laisser tromper ; dans les prétendus droits du peuple il ne vit que les siens à sacrifier et c'est des leçons de Turgot qu'il faut dater l'erreur qui fit à ce malheureux prince un devoir de sa facilité, de ses perpétuelles condescendances, de son inaltérable patience pour une populace dont la souveraineté le conduisit, lui, sa femme et sa sœur, à l'échafaud.

Turgot fut le premier qui porta au ministère le double esprit de cette Révolution à la fois anti-chrétienne et anti-monarchique. Choiseul et Malesherbes furent aussi impies, et le premier surtout fut peut-être plus méchant ; mais il n'avait pas encore existé de ministre assez sot pour chercher à détruire dans le roi lui-même le principe de l'autorité.

Après Turgot parut Necker ; les sophistes parlaient de ces vertus presque autant qu'il en parlait lui-même. C'est encore une réputation que l'historien jugera par les faits. N'étant encore que le petit commis d'un banquier, des spéculateurs le prirent pour confident et le chargèrent d'acheter des billets du Canada qui étaient alors à vil prix et sur lesquels on espérait une reprise.

Necker, quelque temps après, dit à ses commettants que l'affaire ne lui avait pas paru bonne et qu'il avait décommandé l'achat, mais dans l'intervalle il les avait tous accaparés, et, lorsque la paix arriva, il se trouva riche de trois millions. (V. Meulan, Causes de la Révolution.)

Il noua des intelligences avec Philippe d'Orléans pour armer le peuple et le pousser à l'insurrection. Il accaparait les blés, les tenait renfermés dans des magasins ou les faisait promener en bateaux d'un port à l'autre, sans permettre qu'on en vendît au peuple qui mourait de faim. Lorsqu'enfin il fut renvoyé

du ministère, la populace, stupide souveraine de Paris, courut aux armes, redemandant Necker, portant son buste et celui de Philippe, et obligea le roi à lui rendre son bourreau qu'elle appelait son père, et Necker, de retour, se hâta delà tuer encore par la famine.

Telles furent les vertus de Necker, adepte, devenu protecteur et ministre.

J'ai déjà parlé de Brienne.

Lamoignon, dont le nom avait été chez ses ancêtres l'honneur de la magistrature, devint Garde des Sceaux quand Brienne fut premier ministre. Ce n'était pas simplement un incrédule comme tant de seigneurs l'étaient alors, il était un des impies conjurés. Nous trouverons son nom dans l'un des plus secrets comités. Il se tua en philosophe après sa disgrâce qui suivit de très près celle de Brienne. Il sera difficile à la postérité de concevoir comment un prince aussi religieux que Louis XVI fut cependant toujours entouré de ces ministres appelés philosophes, et qui n'étaient qu'impies.

Cette énigme cessera d'en être une quand l'historien réfléchira que le grand objet des conjurés avait été d'abord de détruire la religion dans les premières classes de la société. (Lettre à Diderot, 25 déc. 1762 ; à d'Al., passim)Il y avait sans doute encore de grandes vertus dans la noblesse, à la Cour même, mais il est malheureusement vrai que Voltaire avait grandement lieu de s'applaudir du progrès de son philosophisme parmi les grands du monde et ces progrès expliquent aisément les malheureux choix de Louis XVI ; les sophistes avaient soin de désigner eux-mêmes ceux dont la politique les engageait à faire des adeptes ; alors ils embouchaient toutes les trompettes de la renommée en faveur de l'adepte qu'ils poussaient près du trône ; ce sont les intrigues du philosophisme bien plus que celles de l'ambition qui donnèrent successivement à Louis XVI les Turgot, les Necker,les Lamoignon et les Brienne, sans parler des ministres subalternes et des commis importants dont les sophistes conjurés s'assuraient les services.

Dans les cours étrangères aussi bien qu'à Paris, les hauts et puissants seigneurs s'imaginaient aussi que le zèle de leur

philosophisme devait les distinguer du commun des hommes ; le prince Galitzin faisait imprimer la production la plus impie d'Helvétius et osait la dédier à L'impératrice Catherine.

La Suède, d'où était parti le chambellan Jennings, avait produit un adepte bien plus précieux encore, le comte de Creutz, dont Voltaire écrivait :

« *S'il y avait un empereur Julien au monde, c'est chez lui que M. le comte de Creutz devrait aller en ambassade.* »11 mai 1764.)

L'Espagne elle-même avait son d'Aranda, qui, chaque soir, allait réchauffer son zèle avec d'Alembert, Marmontel et autres chez la demoiselle de Lespinasse. Elle avait encore le marquis de Mora, le duc de Villa Hermosa et le duc d'Albe.

Dans les parlements, il est constant qu'il y avait bien des magistrats mieux instruits dès artifices des conjurés et qui auraient donné aux lois plus de vigueur pour maintenir la religion, mais jusque sur les sièges de la Grand'-Chambre, il y avait des intrus de l'impiété, et notamment Terray, déjà assez infâme comme ministre, mais pas assez connu comme sophiste.

Classe des gens de lettres

Les passions et la facilité de les satisfaire quand on a secoué le joug de la religion avaient donné aux conjurés presque tous ces hommes qui dominent la société par les titres, les richesses ; la fumée des réputations leur donna bientôt ceux qui visent à la distinction par la supériorité de l'esprit et du génie et Voltaire vit les gens de lettres se traîner à sa suite et n'eut besoin que de leur donner le ton.

Dans la foule de ces auteurs, il en est un qui n'avait pas besoin de lui pour arriver à la célébrité, c'est Jean- Jacques Rousseau. Sublime quand il le veut, il pouvait donner à l'Église un nouveau Bossuet, malheureusement, il fut connu par d'Alembert, Diderot et Voltaire ; il entra pour un temps dans leurs complots ; il concerta avec eux les moyens de détruire la religion ; lorsqu'il les quitta, il ne quitta ni leurs erreurs, ni les siennes ; il fit la guerre à part ; l'admiration des adeptes fut partagée ; mais, aux deux

écoles, l'impiété ne fit que varier l'usage des armes, les opinions ne furent pas plus religieuses. Voltaire avait pour lui l'agilité.

Les disciples de Rousseau lui trouvaient plus de force. Voltaire blasphémait la loi du Christ, se rétractait, communiait et se hâtait d'écrire aux conjurés pour les exhorter à écraser l'infâme. Jean-Jacques quittait et reprenait le Christianisme de Calvin, revenait à la Cène, faisait du Christ le plus sublime éloge que l'éloquence humaine eût tracé et finissait l'éloge en faisant du Christ un visionnaire. (Conf et prof. de foi)

Voltaire détestait le Dieu des Chrétiens, Rousseau l'admirait en le blasphémant.

Après leurs divisions, Voltaire détesta Jean-Jacques, le bafoua, voulut qu'il fût lié comme un vil insensé. (8 mai 1761 et Guerre de Genève).

Mais il s'applaudissait que toute la jeunesse apprît à lire dans la profession de foi du vicaire savoyard ; malgré de monstrueuses inconséquences, l'erreur chez le citoyen de Genève prit l'essor et le nerf du génie ; il enleva au Christ des adorateurs qui eussent résisté à d'autres armes ; l'un plaisait davantage à la jeunesse, l'autre faisait plus de dupes dans l'âge mûr ; un nombre prodigieux d'adeptes durent à l'un et à l'autre leur apostasie.

Les mânes de Buffon se révolteraient peut-être de voir son nom inscrit à la suite de Jean-Jacques, cependant il se fit le héros de ces hommes que d'Alembert envoyait fouiller les montagnes pour chercher des démentis à Moïse et aux livres saints. Pour les démentir, il fit de ces livres, comme de lui-même, le jouet des contradictions ; une grande partie de sa gloire s'évanouit dans les rêves de l'incrédulité.

Après ces deux hommes, il en est deux dont l'érudition mieux dirigée eût fait honneur aux sciences, Fréret et Boulanger. Ce dernier dont la tête était surchargée de latin, de grec, d'hébreu, de syriaque et d'arabe donna aussi dans les extravagances de l'athéisme qu'il ré- tracta pourtant dans ses derniers jours en détestant la secte C[ui l'avait égaré.

Le marquis d'Argens voulut aussi paraître faire nombre parmi les sophistes érudits, il fut longtemps l'ami de Frédéric et le mérita comme tous les impies ; mais nous avons appris de la bouche

même de son frère qu'il se rendit à la lumière de l'évangile et conjura le prêtre qu'il avait appelé de l'aider à réparer son incrédulité passée.

Marmontel est peut-être celui qui a le plus cherché à se mettre à l'écart et à faire oublier ses liaisons avec les premiers conjurés ; cependant, c'est à ces liaisons bien plus qu'aux Incas et à Bélisaire qu'il doit sa célébrité.

La Harpe fut l'enfant gâté de Voltaire. II suivit aveuglément la carrière que lui traçait son maître ; s'il ne fut pas le pilier de la nouvelle secte, il en fut au moins le trompette.

Les éloges que Voltaire faisait du *Mercure*, depuis que La Harpe en était devenu le principal rédacteur (V. Lettre à d'Alemb.), prouvent l'influence que ces sortes de journaux exercent sur l'opinion publique. Le Mercure avait plus de dix mille souscripteurs et encore plus de lecteurs qui, recevant toutes les impressions du journal, se trouvaient peu à peu aussi philosophes, c'est-à-dire aussi impies que le sophiste hebdomadaire.

Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire lui-même, Condorcet haïssait Jésus-Christ. Il frémissait au seul nom de divinité ; dur, ingrat, insensible, froid, assassin de l'amitié et de ses bienfaiteurs, il aurait traité Dieu, s'il l'avait pu, comme il traita Larochefoucauld : on le voit dans ses études, dans ses écrits, dans ses conversations, dirigeant tout vers l'athéisme, n'ayant d'autre objet que de faire servir toute l'histoire à inspirer à ses lecteurs toute sa haine, toute sa frénésie contre Dieu.

Depuis longtemps, il attendait la chute des autels comme le seul spectacle dont son cœur pût jouir ; il la vit et la suivit de près, mais il tomba comme l'impie errant et vagabond, succombant aux angoisses, à la misère et aux terreurs de Robespierre.

Je nommerais en vain une foule d'autres écrivains de la secte. Voltaire avait tellement mis en vogue leurs productions antichrétiennes que ce genre de littérature était une ressource pour de misérables écrivailleurs qui ne se nourrissaient que du commerce de leurs blasphèmes : on eût dit que l'art d'écrire et de se faire lire n'était plus que celui des sarcasmes contre la religion ; de là cette nouvelle génération qui, depuis les succès des sophistes dans l'expulsion des anciens maîtres de la jeunesse,

devait se trouver prête au moment de la grande Révolution ; de là les Mirabeau, les Brissot, les Cara, les Garât, les Mercier, les Chénier, de là. enfin, toute cette classe de littérateurs français que Ton a vus donner presque universellement dans les travers de la Révolution. Cette classe, il est vrai, ne tire pas de son sein même les Jourdan et les Robespierre, mais elle a aussi ses Petion et ses Marat ; elle a ses principes, ses mœurs, ses sophismes, qui finissent par faire les Jourdan, les Robespierre, et quand ceux-ci dévorent les Bailly, enchaînent les La Harpe, effraient les Marmontel, ils n'effraient, ils n'enchaînent, ils ne dévorent que leurs pères.

Chapitre 8

Conduite du clergé contre les Conjurés antichrétiens

Pendant que les palais des grands, les lycées des sciences s'ouvraient à l'apostasie, les devoirs du clergé n'étaient pas équivoques. Que l'historien ne craigne pas de dire la vérité sur un corps même auquel il peut appartenir. Que la vérité tourne à la gloire de ses frères, qu'elle puisse les humilier, il faut qu'il la dise tout entière ; elle sera toujours utile aux pasteurs qui nous succéderont.

Ils verront ce qui fut fait, ce qu'ils auront de même à faire, car la conspiration contre le Christ n'est pas éteinte. Si l'on pouvait comprendre sous le nom de clergé tous ceux que l'on appelait athées dans Paris et dans quelques grandes villes, on pourrait dire que, dès le commencement, il eut des traîtres, des conjurés.

Il eut cet abbé de Prades, premier apostat, heureusement aussi le premier repentant ;

il eut cet abbé Morellet, dont la honte est dans les éloges répétés de d'Alembert et de Voltaire.(Lettre d'AL, 1760 ; de Vol., 26 janv. 1762) ; il eut cet abbé de Condillac qui s'était chargé de faire de son prince un sophiste ;

il eut encore une foule de ces hommes qu'on appelait athées, mais dans le fond, le peuple ne confondait pas ces *abbés* avec le clergé. Il savait que, parmi tous ces abbés, les uns n'étaient que les intrus de l'avarice, cherchant les bénéfices simples et laissant de

côté les fonctions ; les autres adoptant le costume ecclésiastique par économie et le déshonorant par la licence de leurs mœurs. Une des grandes fautes du clergé fut de laisser ces êtres amphibies se multiplier surtout dans la capitale, quelque distinction que l'on fît entre eux et le clergé en fonction, il est constant que leurs scandales favorisèrent la conjuration des sophistes. Ceux-ci sollicitaient même des bénéfices pour leurs adeptes afin de déshonorer le clergé par ses mœurs et d'introduire parmi nous leurs principes.

En ne comprenant dans le clergé que ce qui appartient véritablement au service de l'autel, le fait est qu'ils n'y réussirent pas ; j'ai fouillé dans leurs archives ; avant le temps des Périgord d'Autun, avant l'apostasie des Gobel, des Grégoire et autres constitutionnels, je n'en ai trouvé qu'un : c'était Brienne, et c'était bien assez de ce Judas.

On pourrait y joindre ce Meslier, curé d'Etrepigny, s'il était bien constant que les sophistes n'avaient pas forgé eux-mêmes le testament qu'ils lui attribuèrent après sa mort.

S'il y eut quelques pasteurs dont le relâchement favorisait les progrès de la conjuration, le grand nombre lutta avec constance ; il sut mourir ou voir sans crainte approcher les rigueurs de l'exil.

Le clergé n'avait pas attendu le jour de cette grande épreuve pour annoncer son opposition aux principes des conjurés. A la tête se montra plus spécialement Mgr de Beau mont, archevêque de Paris, généreux comme les Ambroise, il eut leur zèle et leur fermeté contre les ennemis de la foi ; *M. de Pompignan,* le *cardinal de Luynes,* les évêques de Boulogne, d'Amiens. d'Auch, l'abbé Bergier, l'abbé *Guenée*, l'abbé *Gérard*, l'abbé *du Feller* ; enfin, dès le commencement de la conspiration, le *Journal de Trévoux*, rédigé par le P. Berthier et ses confrères, avait été plus spécialement dirigé contre les encyclopédistes.

Les orateurs évangéliques ne cessèrent, depuis les premiers jours, d'avertir les peuples. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont se sentit saisi le P. *Beauregard*, lorsque, prêchant à la cathédrale de Paris, il s'écria :

> « Oui, c'est au roi, au roi et la religion que les philosophes en veulent. — Oui, vos temples, Seigneur,

> seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre culte proscrit ! — Qu'entends- je. Grand Dieu, que vois-je !
>
> Aux cantiques inspirés qui faisaient retentir ces voûtes sacrées, succèdent des champs lubriques et profanes, et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant et y recevoir V encens coupable de tes nouveaux adorateurs, »

Ce discours fut entendu par un peuple nombreux. Les adeptes crièrent à la sédition, au fanatisme. Ce n'est qu'après l'événement que les docteurs de la loi se sont rétractés des reproches qu'ils à l'orateur et d'un exagéré. Cet firent avertissement toute zèle cette lutte du clergé retardaient les progrès des sophistes, mais ne triomphaient pas de la conjuration.

Elle était trop profonde. L'art de séduire les nations, de propager la haine du Christ, depuis les palais et les capitales jusqu'aux campagnes et aux chaumières s'était perfectionné dans les antres secrets des conjurés.

Quand j'aurai révélé leurs moyens ténébreux, au lieu de demander comment la France, avec le zèle de ses pontifes, a vu pourtant ses autels renversés, les lecteurs nous demanderont plutôt comment leur chute a pu être si longtemps retardée.

Chapitre 9

Nouveaux et profonds moyens des Conjurés pour séduire jusqu'aux dernières classes des citoyens

Pendant longtemps, Voltaire sembla peu jaloux d'enlever au christianisme toutes les classes inférieures de la société qu'il ne comprenait pas sous le nom d'honnêtes gens, les faits que nous allons rapporter démontrent la nouvelle étendue que les conjurés donnèrent à leur zèle et les artifices qu'ils mirent en usage.

Un médecin, connu sous le nom de Quesnay, s'était insinué dans les bonnes grâces de Louis XV. Il avait profondément médité sur ce qui peut faire le bonheur d'un peuple et put le désirer franchement ; mais il ne fut avec tout cela qu'un homme à vains systèmes et le fondateur de cette espèce de sophistes qu'on nomme économistes, parmi lesquels beaucoup d'écrivains cachaient mal leur haine pour le christianisme.

Il persuada à Louis XV d'établir dans les campagnes des écoles d'agriculture et le roi fut même disposé à le faire sur sa cassette. Ce projet fut combattu par le ministre Bertin.

« *Ce ne sont pas les livres, disait celui-ci, qui font les artisans*

et les agriculteurs, c'est la pratique. Les livres et les maîtres envoyés par ces philosophes rendront le paysan moins laborieux que systématique ; j'ai peur qu'ils ne le rendent paresseux, vain, jaloux, et bientôt raisonneur, séditieux et enfin rebelle. »

Louis XV paraissait goûter mes raisons, tous les économistes revinrent à la charge...

Résolu de donner au roi une preuve certaine qu'on le trompait, j'interrogeai ces marchands forains qui courent la campagne. Je soupçonnais surtout ceux qui vendent des livres de n'être que les agents du philosophisme. Je leur disais :

« *Quels livres pouvez-vous donc avoir ? des catéchismes, sans doute ?* » — *J'en vis plusieurs sourire.* — « *Non, me répondirent-ils, ce ne sont guère là nos livres, nous faisons bien mieux fortune avec Voltaire, Diderot et autres.* » — *Sur de nouvelles questions, plusieurs m'avouèrent que ces livres ne leur coûtaient rien, ils en recevaient les ballots, avertis de les vendre au prix le plus modique.* »

Tel est le récit de M. Bertin ; il était conforme à ce que j'ai entendu dire à plusieurs curés de petites villes ou villages.

Dans les villages voisins de Liège, des maîtres d'écoles réunissaient à des jours marqués des artisans ou des paysans qui n'avaient jamais appris à lire et l'un des élèves des maîtres faisait à haute voix la lecture des livres qui l'avaient gâté lui-même ; des romans de Voltaire, le *Sermon des Cinquante*, le *Bon sens* et autres œuvres de la secte que le magister avait soin de fournir.

Ces conventicules qui préludaient à la Révolution de Liège restèrent inconnus jusqu'à ce qu'un père se plaignît de la douleur qu'il éprouvait à voir ses enfants faire ces lectures à une douzaine de paysans. On fit des recherches et plusieurs maîtres d'école furent trouvés coupables de la même infamie. Poussées plus loin, les traces arrivèrent jusqu'à d'Alembert et voici les nouvelles connaissances qui en résultèrent.

En recherchant quels hommes avaient recommandé ces corrupteurs de la jeunesse, on les vit protégés par des hommes connus pour leurs liaisons avec les impies du jour ; on arriva jusqu'à d'Alembert et à son bureau d'instituteurs. C'était à ce bureau que s'adressaient tous ceux qui avaient besoin des recommandations

des sophistes pour se procurer des places de précepteurs.

D'Alembert avait établi des correspondances dans les provinces et même hors du royaume ; lorsqu'une place devenait vacante, les adeptes s'empressaient de l'en informer en ajoutant même des règles de conduite à suivre, selon les circonstances locales.

C'est ainsi que d'Alembert était fidèle à sa mission d'éclairer la jeunesse autant qu'il le pourrait. (Lettre de Volt., 15 sept. 1762.)

Voltaire n'avait pas à regretter sa colorie de Clèves, la Confrérie pareille à celle des maçons, l'académie secrète fonctionnait à Paris ; c'est ici la profonde manœuvre des conjurés, c'est le dernier mystère de Mithra... Jamais les conjurés n'auraient violé le secret de leur iniquité, si la providence n'avait réduit le malheureux adepte dont nous allons parler à le divulguer...

La scène que je vais raconter m'a été rapportée par un homme dont la probité m'est assez connue ; j'exigeai cependant que le récit fût signé de sa main.

Vers le milieu de septembre 1789, c'est-à-dire environ quinze jours avant les atrocités des 5 et 6 octobre, M. Leroy, lieutenant des chasses de Sa Majesté, se trouvait à dîner chez M. d'Angevilliers, intendant des bâtiments.

Après dîner, le seigneur qui m'a rapporté le fait, ami de M. Leroy, mais fâché de l'avoir vu longtemps plein d'estime pour les sophistes du jour lui dit :

> « Hé bien, voilà pourtant l'ouvrage de la philosophie !
> — Ah, répondit l'autre, atterré, je ne le sais que trop, j'en mourrai de douceur et de remords. J'y ai contribué bien plus que je ne le voudrais ; j'étais secrétaire du Comité à qui vous le devez, » Pressé de s'expliquer, M. Leroy reprit : « Cette société était une espèce de club que nous avions formé entre nous, philosophes, et dans lequel nous Nos n'admettions ceux dont nous étions sûrs. assemblées que se tenaient à l'hôtel d'Holbach. Nous créâmes Voltaire, quoique absent, président honoraire ;
>
> nos principaux membres étaient d'Alembert, Turgot, Condorcet, Diderot La Harpe et Lamoignon. Voici

> quelles étaient nos occupations : la plupart des livres que vous avez vus depuis longtemps contre la religion, les mœurs ou le gouvernement étaient notre ouvrage ou celui de quelques affidés. Avant d'être imprimé, tout était envoyé à notre bureau, nous révisions, ajoutions, corrigions, suivant les circonstances ;
>
> les livres que vous avez crus des œuvres posthumes, tels que le Christianisme dévoilé, et autres attribués à Fréret, à Boidan- ger, étaient notre ouvrage.
>
> Nous en faisions tirer un certain nombre d'exemplaires sur papier fin pour rembourser les frais d'impression, puis une immense quantité sur papier moins cher que nous envoyions à des colporteurs pour rien ou presque pour rien, »

M. Leroy dévoila aussi le sens des demi-mots *écr. l'inf.*

Il dit que toutes les personnes qui recevaient de Voltaire des lettres terminées par l'horrible formule étaient ou membres du Comité secret ou initiées à ses mystères. Il semble constant que cette Académie secrète fut établie à Paris entre 1763 et 1766.

Nous pouvons en nommer au moins quinze membres : Voltaire, d'Alembert, Diderot, Helvétius, Turgot, Condorcet, La Harpe, Lamoignon, Damilaville, Thiriot, Saurin, d'Argental, Grimm, le baron D'Holbach et ce triste Leroy qui meurt de douleur et de remords d'en avoir été le secrétaire.

Chapitre 10

Progrès généraux de la Conjuration dans toute l'Europe

Triomphe et mort des chefs de la Conjuration

A mesure que les sophistes de l'impiété perfectionnaient leurs moyens de séduction, de funestes succès ajoutaient chaque jour à leur espoir. Il était déjà tel, peu d'années après la première apparition de l'Encyclopédie, que d'Alembert écrivait avec confiance à Voltaire :

« *Laissez faire la philosophie et dans vingt ans la Sorbonne enchérira sur Lausanne* » (21 juil- let 1757),

et Voltaire répondait un peu plus tard :

« *Encore vingt ans, et Dieu aura beau jeu.* »

Tout semblait annoncer, en effet, dans chaque partie de l'Europe, que l'impiété allait régner. Déjà Voltaire écrivait qu'il ne restait pas un seul chrétien de Genève jusqu'à Berne (8 févr. 1766).

L'Allemagne surtout favorisait cet espoir, la philosophie perçait dans la superstitieuse Bohème et en Autriche, l'ancien séjour de la superstition. (Lettre 143.)

En Russie, la Cour traduisait les ouvrages censurés par la Sorbonne (juil. 1767).

En Espagne, le philosophisme perçait autour de l'Inquisition. L'Italie était pleine de gens qui pensaient comme Voltaire et d'Alembert (16 juin 1773).

Quant à l'Angleterre, elle regorgeait de ces Sociniens qui bafouent, qui haïssent Jésus-Christ tout comme Julien le haïssait (15 juil. 1773).

Voltaire était dans sa quatre-vingt-quatrième année lorsque d'Alembert et son académie secrète résolurent de vaincre l'obstacle qui le tenait exilé depuis si longtemps et d'obtenir que le premier auteur de leurs complots vînt enfin au milieu d'eux jouir des succès pour lesquels ils lui devaient tous le premier hommage. Des ministres, pour la plupart adeptes, entouraient le trône de Louis XVI ; ce monarque, toujours prêt à se décider pour la clémence, se laissa persuader qu'un long exil avait suffisamment puni Voltaire. Dans ce chef des impies il consentit à ne plus voir qu'un vieillard octogénaire et il fut convenu que l'arrêt du Parlement serait passé sous silence.

Cet homme dont toute la vie n'avait été qu'une guerre publique ou souterraine contre le Christianisme fut reçu dans la capitale du roi très chrétien avec toutes les acclamations accordées aux héros de retour de leurs victoires contre les ennemis de la patrie.

Au milieu de ces acclamations, il s'écria : « *Vous voulez donc me faire mourir de gloire !* »

Mais il devait mourir de rage et de désespoir plus encore que de vieillesse. Au milieu de ces triomphes, une violente hémorragie fit craindre pour ses jours ; d'Alembert, Diderot, Marmontel accoururent pour soutenir sa confiance dans ses derniers moments ;ils ne furent témoins que de son ignominie.

Ce fut au retour du théâtre que Voltaire se sentit averti que la longue carrière de son impiété allait se terminer ; il sembla d'abord vouloir se rendre au Dieu qui le frappait : il écrivit à l'abbé Gaultier le billet suivant :

« *Vous m'aviez promis, Monsieur, de venir pour m'en- tendre ; je vous prie de vouloir bien vous donner la peine de venir le plus tôt possible. A Paris, le 16 février 1778. Signé : Voltaire.* »

Peu de jours après, il écrivit encore, en présence de M. l'abbé Mignot, du même ecclésiastique et du marquis de Villevielle,

une déclaration dans laquelle il disait qu'il mourait dans la foi de la Sainte Église catholique ; qu'il espérait de la Miséricorde divine qu'elle lui pardonnerait ses fautes et que, si jamais il avait scandalisé l'Église, il en demandait pardon à Dieu et à Elle (2 mars 1778).

Etait-ce encore un jeu de son ancienne hypocrisie que cette déclaration ? Quoi qu'il en soit, c'était au moins un hommage public rendu à la religion.

Voltaire avait permis que sa déclaration fut portée au curé de Saint-Sulpice et à l'Archevêque de Paris, pour savoir si elle serait suffisante ;au moment où M. Gaultier rapportait la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade. Les conjurés avaient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de consommer sa rétractation et ils y réussirent.

Toutes les portes se trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avait fait appeler, les démons seuls eurent un libre accès auprès de lui et bientôt commencèrent ces scènes de fureur et de rage qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours.

Ses médecins, M. Tronchin surtout, arrivaient pour le calmer et ils en sortaient pour confesser qu'ils avaient vu la plus terrible image de l'impie mourant, et le maréchal de Richelieu, témoin de ce spectacle, s'enfuyait en disant :

« *En vérité, cela est trop fort, on ne peut y tenir.* »

Les conjurés perdirent tout avec Voltaire du côté des talents, mais ses armes leur restèrent dans ses volumineuses impiétés.

Les honneurs de premier chef furent décernés à d'Alembert ; il continua à diriger l'académie secrète jusqu'à ce qu'il fallût aller comparaître lui-même devant le même Dieu que Voltaire. Crainte que le remords ne vînt aussi, à ses derniers moments, donner à ses adeptes le spectacle humiliant de ses rétractations, Condorcet se chargea de le rendre inaccessible. Il se glorifia d'avoir su le forcer à expirer dans l'impénitence et s'en applaudit en disant :

« Si je ne m'étais pas trouvé là, il faisait le plongeon. » (Dict. hist., V. d'Alembert.)

Diderot lui-même fut le plus près d'une véritable expiation de ses blasphèmes ; un jeune homme qui vivait près de lui comme bibliothécaire, voyant la mort approcher, l'exhorta à penser à

son âme ; il l'écouta avec attendrissement et demanda à voir un prêtre.

M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice, le vit plusieurs fois, et il se préparait à rédiger une rétractation publique de ses erreurs, mais les adeptes surveillaient leur ancien coryphée ; ils lui persuadèrent d'essayer de l'air de la campagne, eurent soin de tenir son départ très secret, et ne le quittèrent pas qu'ils ne l'eussent vu mort.

Ils ramenèrent son cadavre à Paris et publièrent qu'il était mort à table tranquillement et sans remords dans son athéisme.

Ainsi, dans cette conspiration, depuis son origine jusqu'à la mort de ses grands chefs, tout fut le jeu de la ruse, de la séduction, des moyens ténébreux et mensongers. J'ai dit et les complots et les moyens des sophistes de l'impiété ; avant que d'en venir à la conspiration des sophistes de la rébellion, qu'il me soit permis de réfléchir sur l'étrange illusion que leur philosophisme avait faite aux nations et qui fit elle-même la plus grande partie des succès de la secte et de ses complots.

Chapitre 11

De la grande illusion qui a fait le succès des sophistes

de l'impiété dans leur conjuration contre l'autel

Dans cette première partie des Mémoires sur le Jacobinisme, j'avais à démontrer et à dévoiler les auteurs, les moyens, les progrès d'une Conjuration formée par des hommes appelés philosophes contre la religion chrétienne, sans distinction des protestants et des catholiques.

Je crois avoir tenu ma parole ; qu'il me soit permis à présent de revenir sur les auteurs de cette Conjuration, d'examiner leurs titres au nom de philosophes.

Ce n'est pas le moins dangereux de leurs artifices, que cette affectation d'un nom qui les faisait passer pour les maîtres de la sagesse et les docteurs de la raison. Le commun des hommes se laisse prendre par les mots bien plus que par les choses ; en se donnant le titre d'incrédules, ils auraient révolté les esprits, ils se donnèrent le nom de philosophes, et on crut qu'ils l'étaient.

Cette illusion seule leur a donné, leur donne encore plus d'adeptes que tous les autres artifices ; qu'il nous soit permis de détromper cette foule d'adeptes qui se sont crus des sages et qui n'ont été que des dupes.

Dans Voltaire, se disant philosophe, qu'est-ce d'abord que cette étrange haine contre le Dieu du christianisme ?

Qu'un prétendu sage qui ne croit ni aux dieux des païens, ni au Dieu des chrétiens, qui ne sait à quel Dieu il doit croire, choisisse Jésus-Christ pour en faire l'objet de toute sa haine et de tous ses complots, explique qui pourra ce phénomène de la philosophie moderne.

Avant et après le Christ, est-il venu au philosophe l'idée d'une vertu dont le christianisme ne fournisse par le modèle ?

Est-il un vice que cette religion ne condamne ?

Avant et après le Christ, a-t-il existé des lois plus propres à faire le bonheur des familles et des empires ?

En est-il où les hommes apprennent davantage à s'aimer ?

qui leur fasse un devoir plus rigoureux de s'entraider par des bienfaits mutuels ?

Vous n'excusez pas ce délire en faisant semblant de croire que Voltaire et ses adeptes n'en veulent qu'à ses mystères et non à sa morale. Mais parmi ces mystères, en est-il un seul qui favorise les fautes de l'homme, qui le rende moins bon pour ses semblables, moins fidèle à l'amitié, à la patrie, à la reconnaissance ?

Ce fils de Dieu qui meurt pour ouvrir le ciel à l'homme, ce pain des anges qui n'est offert qu'à l'homme purifié de toute souillure, cet appareil d'un Dieu qui vient juger les hommes et qui appelle à lui tous ceux qui ont aimé, nourri, secouru leurs frères et qui livre à des flammes éternelles l'ambitieux, le traître, le tyran, l'époux infidèle, celui qui n'a pas aimé son semblable, sont-ce là des mystères qui méritent la haine du philosophe ?

Autre prétexte encore et en même temps autre preuve de leur extravagance, c'est la révélation.

C'est Dieu, disent-ils, que la religion fait parler, et quand la révélation s'est fait entendre, il n'est plus de liberté pour l'homme dans ses opinions religieuses.

Et, en même temps, ces hommes qui nous parlent sans cesse de liberté, de tolérance religieuse, jurent d'écraser la religion, les autels et le Dieu du Catholique, du luthérien, du calviniste, du romain, et de l'Europe entière.

Vous entendez Voltaire appeler des Hercules pour écraser le Dieu du chrétien, d'Alembert exprimer le vœu formel devoir une nation entière anéantie parce qu'elle persiste dans son attachement

à ce Dieu. Et quand ils parlent liberté, tolérance, vous croyez entendre des philosophes ?

Si quelque chose peut encore ajouter à la folie des maîtres, c'est l'imbécile orgueil des adeptes au moment où ils croient enfin le grand objet de leurs complots rempli. Tous les autels sont renversés en France, c'est alors que Condorcet nous crie :

« *Il est enfin permis de proclamer hautement le droit, si longtemps méconnu, de soumettre toutes les opinions à notre propre raison.* »

Il croyait certainement décrire le triomphe de la raison sur la révélation, sur toute la religion chrétienne, mais la religion ne dit jamais à l'homme de croire ce que sa raison éclairée lui dit de ne pas croire.

C'est pour ce motif que le christianisme se présente avec tout l'appareil de ses preuves et de ses démonstrations. Le précepte formel de ses apôtres est que votre soumission soit raisonnable, *rationabile obsequium vestrum.*

Par ce droit de soumettre toutes les questions à sa propre raison, si le sophiste entend de ne rien croire que ce que sa raison conçoit, l'objet de la conspiration est encore plus voisin du délire. Est-il un Dieu ?

N'en est-il point ?

Ai-je une âme à sauver, n'en ai-je point ?

Cette vie doit-elle être consacrée tout entière à l'intérêt présent ? Ce Dieu, cette âme, ce destin, sont-ils ce que je m'entends dire ou faut-il que j'en croie tout autre chose ? Voilà assurément des questions élémentaires de la vraie science, de la philosophie la plus intéressante pour le genre humain, et par elle-même et par ses conséquences.

Et que répondent à ces questions nos prétendus sages ?

Nous avons lu leurs lettres :

qu'y avons-nous vu ?

Ces hommes, qui prétendent régenter l'univers, ne peuvent se former une opinion sur aucune de ces questions.

Quelle est donc leur science en philosophie s'ils ne savent pas même ce que c'est que l'homme et quelles seront leurs leçons sur ses devoirs, s'ils ne savent pas même sa destinée ?

Haïr, jalouser, détruire, écraser, voilà toute la science de ces prétendus sages.

Qu'il soit donc humilié, ce siècle d'une prétendue philosophie ; qu'il rougisse, qu'il se repente et, surtout, qu'il revienne de l'illusion que les impies ont pu lui faire ; de l'illusion qu'il doit à ses vices et à son désir d'être trompé peut-être plus encore qu'aux ruses employées pour le tromper.

J'excuserai cette multitude grossière qui confesse au moins son inexpérience dans les voies des sophistes, mais ces milliers d'adeptes dans les cours, dans les palais, dans les lycées, qu'ils consentent à rentrer en eux-mêmes.

La conjuration contre l'autel n'était pas le seul héritage que les héros de cette prétendue philosophie laissaient à leur école. Voltaire s'était fait le père des sophistes de l'impiété : il n'avait pas encore quitté la terre qu'il se trouva le père des sophistes de la rébellion.

Il avait dit : « *Écrasons les autels* », son école ne tarda pas à dire : « *Écrasons tous les sceptres.* »

De leurs succès devait bientôt naître cette double Révolution, qui, de la même hache, allait abattre en France les autels du vrai Dieu, la tête de Louis XVI et menacer du même sort tous les autels du christianisme et tous les rois de la terre.

Les mystères de cette seconde conspiration et ces nouvelles branches de sophistes de la rébellion, entées sur les sophistes de l'impiété dans la généalogie des jacobins, feront l'objet de la seconde partie de nos mémoires.